



**J'É VEUX DEVENIR
MOINE ZEN !**

MÛRA Kiyohiro

Roman traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu

Picquier poche

MIURA KIYOHIRO

JE VEUX DEVENIR
MOINE ZEN !

*Roman traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu*

Éditions Philippe Picquier

Titre original :
CHÔNAN NO SHUKKE

© 1988, Miura Kiyohiro
Original Japanese edition published by Fukutake Shoten (present
Benesse Corporation). French translation rights arranged with Miura
Kiyohiro through Japan Foreign-Rights Centre

© 2002, Editions Philippe Picquier pour la traduction en langue
française

Le jour où mon fils m'a déclaré : « Je veux être moine ! », je suis tombé des nues.

C'était un dimanche matin du début du printemps, alors que je me rendais comme à l'accoutumée à une séance de zazen^{1}, où j'avais pris l'habitude de l'emmener. Il venait à peine d'entreprendre sa troisième année de l'école primaire.

— Papa, s'il te plaît, parle-lui pour moi, demande-lui !

Tout en marchant à mes côtés, il levait vers moi un visage suppliant.

C'était la première fois que mon fils se montrait aussi insistant. Non seulement il ne me demandait jamais rien, mais si de mon côté je n'ouvrais pas la bouche, il se contentait de me suivre en silence. On sentait bien qu'il n'avait pas laissé échapper cette idée au petit bonheur, quelque chose avait brusquement surgi d'un seul élan du fond de son cœur, comme un flotteur qui apparaît et disparaît à la surface de l'eau.

Néanmoins, je n'avais pas pris la chose tout à fait au sérieux. Pour commencer, c'était trop inattendu. D'ailleurs, il n'avait jamais été dans mes intentions de faire pratiquer le zazen à mon fils. Tout simplement, je l'emmenais avec moi, sans la moindre arrière-pensée, exactement comme je l'aurais conduit dans un parc d'attractions. Ensuite, la télévision diffusait à ce moment-là une série animée intitulée *Ikkyû*^{2} qu'il suivait avec passion et dont il n'aurait à aucun prix manqué une émission.

J'avais donc quant à moi totalement oublié la déclaration de mon fils, mais lui s'en souvenait parfaitement.

— Dis, papa, est-ce que tu as parlé de moi au temple ?

C'est deux ou trois semaines plus tard, alors que nous nous apprêtons à partir pour le temple comme d'habitude, qu'il a fini par s'enquérir de l'évolution des choses. Son ton interrogateur, sa mine

anxieuse m'ont fait comprendre que chaque dimanche, pendant le repas qui suivait la séance de méditation, il avait guetté le moment où je saisis l'occasion de parler à la haute autorité du temple, attentif aux moindres propos que nous échangeions.

Ce jour-là, au cours du déjeuner, j'ai annoncé :

— Savez-vous que mon fils souhaite devenir moine ?

J'avais pris un ton léger, j'ai ri même. Et j'étais persuadé de m'être ainsi acquitté de ma promesse vis-à-vis de mon fils.

— Vraiment ? a dit la haute autorité en tournant vers lui un visage épanoui qu'éclairait un large sourire dans le genre *hagan isshô*, comme on dit dans l'école zen, un sourire qui détendait tous ses traits.

— Et te sens-tu capable de devenir un bon moine ?

— Oui, a répondu mon fils, d'un ton parfaitement résolu.

Malgré moi, j'ai senti l'affolement me gagner. Je n'avais pas prévu que la conversation prendrait ce tour-là, persuadé qu'on ne verrait dans cette demande qu'un propos d'enfant et qu'on s'en arrangerait comme d'une plaisanterie. D'autant que la supérieure du temple n'est pas du genre à badiner avec ces questions. De mon côté, c'était méconnaître qu'elle était parfaitement capable de prendre au sérieux les paroles d'un enfant. Je me suis empressé de dire :

— C'est qu'il est encore en primaire ! Qui peut savoir de quelle manière il évoluera ? Je suis certain qu'il est sous l'influence du dessin animé. Attendons plutôt qu'il ait terminé l'école pour envisager la question.

— C'est parce que tu as vu à la télévision la série *Ikkyû-san* ?

Elle observait avec douceur le visage de mon fils.

La petite tête enfantine s'est inclinée en signe d'assentiment.

— Bien, bien. En tout cas, il est encore trop tôt puisque tu es encore à l'école primaire. Nous en reparlerons quand tu seras un peu plus grand. Et d'ajouter qu'il faudrait également prendre en considération la situation du temple. Le ton de la réponse ne donnait nullement l'impression d'un adulte complaisant qui se met au diapason d'un enfant.

Par la suite, quand la conversation glissait sur mon fils, la supérieure lui jetait un coup d'œil et disait : « Il paraît que Ryôta veut devenir moine ? » ou encore : « Alors, moine en herbe, est-ce que nous étudions sérieusement ? » Et elle s'amusait à le mettre en boîte.

À chaque fois, je répliquais : « Nous verrons après son entrée au collège ! » Je n'en étais pas moins inquiet, me demandant jusqu'à quel point elle prenait au sérieux les déclarations de l'enfant.

Sur le chemin de retour du temple, j'ai entrepris mon fils :

— Si tu deviens moine, tu devras faire le ménage, passer le chiffon, ce sera dur, tu sais. Es-tu certain de vouloir quand même entrer au temple ?

Et mon fils qui préfère à l'étude la gymnastique et les travaux manuels, lui qui aime à se servir de ses bras et de ses jambes, m'a répondu d'un air pénétré :

— Oui, je le veux pour de vrai.

Ce genre de dialogue se répéta en quatrième année, puis en cinquième, enfin en sixième année de l'école primaire. Sa réponse était invariable. Il se contentait de répondre par l'affirmative et n'ajoutait rien.

À l'époque où mon fils avait déclaré son intention de devenir bonze, en troisième année de primaire, il avait manifesté le désir de se mêler aux adultes qui pratiquaient le zazen. La règle veut qu'on se tienne assis dans la même position pendant une quarantaine de minutes, trois fois consécutivement, mais il avait commencé à se tortiller au bout de cinq minutes et avait quitté la salle. Mais petit à petit, il était devenu capable de rester assis plus longtemps, arrivant même à faire une séance, et bientôt il avait pu mener à bien la deuxième, puis la troisième séance. En sixième année de primaire, il n'avait plus rien à envier aux adultes. La difficulté consiste à prendre la position de méditation sans utiliser les mains, d'un seul mouvement, dès qu'on s'installe dans la salle. Tous ceux qui ont reçu une formation, les moines entre autres, est-il besoin de le préciser, procèdent ainsi, mais ceux qui comme moi ont attendu l'âge mûr sont incapables de croiser les genoux sans s'aider de leurs mains ; et même une fois qu'on a réussi à s'installer dans la position requise, on est obligé de surveiller constamment sa posture car les genoux ont une fâcheuse tendance à se relâcher.

Pour en revenir à mon fils, passe encore pour sa facilité à s'asseoir en tailleur (après tout, c'est un enfant, il est souple), mais lui qui à l'école détenait le prix d'excellence en espièglerie, comment expliquer qu'il devenait un autre dès qu'il se trouvait dans le temple ? Nous étions les premiers à nous étonner de cette métamorphose,

nous ses parents, qui savions à quel point il manquait de pondération.

— C'est l'influence paternelle ! nous disaient les étrangers.

— Voilà tout ce qu'on gagne quand le père traîne son fils avec lui ! Nous eûmes aussi droit à une réflexion de ce genre, émise sur un ton réprobateur par une tante qui s'était beaucoup occupée de lui depuis sa naissance.

Elle disait vrai, mais il n'en était pas moins vrai que mon fils m'avait suivi sans se faire prier. Cela aussi restait un mystère. Pas une fois il n'avait refusé de m'accompagner sous prétexte d'aller jouer avec des copains. Quand venait le dimanche, de la même façon qu'il se préparait pour aller à l'école, il prenait son sac qui contenait une grande boîte-repas et nous quitions ensemble la maison où dormaient encore sa mère et sa jeune sœur. En route, nous mangions un hamburger au Mc Do ou un bol de nouilles bouillant à la gare, que nous avalions en soufflant dessus. Il m'arrivait de me dire que c'était pour ces plaisirs-là qu'il venait avec moi, idée qui ne tenait pas longtemps la route dès que je songeais à ce qui l'attendait, de longues heures monotones.

Que faisait-il au temple entre le moment où commençait la séance de zazen jusqu'au déjeuner qui suivait, vers deux heures de l'après-midi ? Dans les premiers temps, il s'occupait en jouant avec le papier à dessin et les crayons qu'il apportait. J'ai même dû le gronder parce qu'il avait dessiné sur les *fusuma*^{3}. Quelquefois, la femme qui venait aider au temple l'emmenait faire des courses ou attraper des cigales. Malgré tout, il était seul la plupart du temps et je me demandais s'il ne lui arrivait pas de se sentir triste à jouer toujours seul, dans un endroit sans personne, avec pour toute compagnie un cimetière, des ronces et le bois qui s'étendait derrière le logement réservé à la supérieure. Il lui était aussi arrivé de dérober les pièces du tronc ou de cacher une statue, mais ce n'était sans doute que pour s'amuser, un jeu destiné à tromper son ennui. Je suis certain qu'en dépit de sa solitude, son père ne pouvait pas lui être d'une grande utilité. Comme un devoir, ce père l'emmenait avec lui, rentrait avec lui. Pourtant, chaque dimanche, l'enfant le suivait, comme si cela avait été l'évidence même.

C'est par hasard que j'ai découvert le Zenkaiji, un jour où je me promenais en compagnie de ma femme. Je n'avais pas trente-cinq ans et j'étais revenu au Japon après une dizaine d'années passées en Amérique à vivre au petit bonheur ; je m'étais marié et nous avions commencé à vivre dans un appartement tout neuf de la banlieue de Tôkyô, dans un endroit où on était en train de construire. Au début, nous partions souvent explorer le voisinage et à force de monter et de descendre au gré des dénivelés du terrain qu'on aplanissait, nous avons fini par nous retrouver dans l'enceinte d'un temple. Sur le versant de la colline où fleurissaient des lys sauvages jaune vif, des dizaines de Jizô^{4} auxquels manquaient la tête ou les bras se trouvaient enfouis sous les herbes. J'ai appris plus tard qu'ils avaient été jetés là lors de la destruction des statues bouddhiques à l'époque Meiji^{5} et laissés depuis à l'abandon. En bas de la colline se dressait un énorme cerisier, plus bas une petite maison avec un toit de chaume et plus loin un autre bâtiment, nettement plus grand, également avec un toit de chaume, qui était l'édifice principal.

Achevé à l'époque Kamakura^{6}, oublié depuis, ce temple enfin redécouvert grâce au développement du quartier, cerné par les terrains à bâtir qui se rapprochaient, dangereusement fragile car il semblait sur le point de disparaître du jour au lendemain, nous a semblé extraordinairement mystérieux.

— *My goodness ! An old temple !* C'est tout ce que j'ai trouvé à dire, moi que l'étonnement faisait plus facilement parler anglais que japonais.

— C'est un temple zen ! a dit ma femme en me montrant du doigt un long panneau de bois étroit et tout noirci qui était accroché à un pilier du sanctuaire. *Look at it !*

La couleur de l'encre et celle de la planche s'étaient fondues et on pouvait à peine déchiffrer l'inscription gravée, marquée par l'empreinte du temps. *Temple Zenkai, centre de zazen.*

— *Unbelievable !*

Nous avons jeté un coup d'œil par l'interstice d'une porte en cryptomère de facture grossière, prêts à découvrir un renard tapi dans l'ombre.

Un jour, pensant que le bâtiment réservé au bonze était inhabité, j'ai ouvert un *shôji*^{7} au papier déchiré : ce fut pour me trouver nez à nez, non pas avec un renard, mais avec un personnage vêtu d'un

kimono patiné par le temps. Pour reprendre les paroles de ma femme : « Le saint Jizô s'est montré à nous ! »

L'expression *o Jizô-sama*^{8} était bien trouvée. Visage enfantin, joues rebondies, paupières longues et fendues. La couleur aussi, grisâtre, faisait penser à une statue. Le Jizô-sama vêtu d'un vieux *haori*^{9} lança dans notre direction : « Mais que faites-vous donc là ? » Apostrophés de la sorte, l'illusion que nous nous trouvions bel et bien en présence de Jizô n'a fait que s'accroître, puisque, comme chacun sait, il a la réputation d'aimer à réprimander les gens.

Elle s'était méfiée tout d'abord (le Jizô-sama était en réalité une nonne), persuadée que nous étions venus voler des plantes ou autre chose. Elle adorait les plantes et en avait transplanté elle-même de toutes sortes afin de les cultiver sur le terrain du temple. N'importe qui pouvait entrer, elle n'accusait personne, mais même si les gens ne volaient rien, ils piétinaient et abîmaient tout. Elle nous raconta même qu'il y avait des sans foi ni loi qui pénétraient à moto ! Elle avait disposé des coussins à notre intention sur la galerie de bois ensoleillée, où elle nous servit le thé, tout en fumant une longue pipe.

Tout à l'heure, quand j'avais jeté un coup d'œil à travers les *shôji*, c'est un regard perçant que j'avais croisé, comme celui d'un aigle, mais maintenant qu'elle riait en nous entretenant de choses et d'autres, elle montrait un visage amical et familial qui évoquait immédiatement celui d'un Jizô au doux sourire. J'ai manifesté mon inquiétude à l'idée qu'une religieuse comme elle vive seule dans un endroit si peu sûr, isolé de surcroît, mais elle a dit :

« Quand j'ai crié après le jeune qui était entré à moto, il est tombé à la renverse et il s'est enfui en abandonnant son engin ! Je suppose qu'il s'est imaginé qu'il avait vu un être fantastique ! » Et elle a éclaté d'un rire sonore. À l'entendre s'esclaffer, on avait peine à croire qu'on se trouvait en présence d'une nonne.

L'origine du temple remontait à l'époque de Heian^{10}, il avait été édifié par le moine Gyôki^{11} et s'étendait jadis sur toute la région proche, mais les paysans avaient progressivement mis la terre en culture ; après la guerre, le cadastre manquant de précision, le domaine avait été « spolié » dans le cadre de la redistribution des terres cultivables et il avait encore rapetissé. Aucun supérieur n'étant attaché au temple, il était dans un abandon total ; elle s'y était installée à la demande des gens du village, désireux d'avoir un religieux pour en prendre soin. Elle nous confia qu'elle avait fait le

vœu de consacrer sa vie à redonner au temple son éclat et sa prospérité. Sur le mur derrière nous qui portait des traces de pluie était accroché un kakémono sur lequel on pouvait lire quatre caractères chinois calligraphiés dans le sens de la largeur, qu'elle nous lut avec cœur en articulant chaque caractère l'un après l'autre, comme si elle voulait nous faire partager sa ferveur. « Regarder ce qui est à ses pieds est l'essence du zen », tel en était le sens.

— Les gens maintenant se contentent de regarder au loin. Les tirer par le bout du nez et les amener à regarder en bas, c'est ça, le zazen ! déclara-t-elle en frappant le bord du cendrier de sa longue pipe effilée.

Qu'est-ce que le zen ? Depuis l'époque où je vivais en Amérique, cette question n'avait pas cessé de rester tapie dans le fond de mon cœur. Quand on est à l'étranger, on se sent souvent embarrassé de ne pas connaître ce qui concerne son propre pays. Une fois, des Américains m'avaient demandé ce que c'était que le zen et je n'avais rien su leur répondre. Non, le pire, c'est que j'avais triché pour leur fournir une réponse. C'est pour cette raison que je ne suis jamais parvenu à effacer ce souvenir de ma mémoire.

À l'époque, j'avais un job comme interprète à New York. Comme en plus j'habitais à côté de Greenwich Village, je passais souvent mes week-ends à hanter les cafés où on jouait du jazz et les cabarets de strip-tease. Vivre seul à Manhattan revient à faire l'expérience d'une solitude effrayante. Si on devait mesurer le degré de cette solitude avec un thermomètre, disons qu'à Tôkyô, avec un minimum de deux ou trois degrés et à condition d'être habillé confortablement, ce serait supportable, mais à Manhattan, on reste largement au-dessous de zéro. Il m'est arrivé, pour avoir l'impression d'être en vie, de passer les mains dans mes manches pour sentir la chaleur de mes épaules. La structure de la ville elle-même renforce la solitude : quand on est avec quelqu'un, on a toujours l'impression qu'un courant d'air s'infiltré entre vous deux ; quand on s'est quittés, les murs de béton gris viennent se resserrer autour de vous. Je déambulais dans les rues comme si j'avais cherché à me protéger, et si on pouvait croire à un rendez-vous galant quand on m'apercevait en compagnie d'une fille, en réalité, c'était plutôt que je rêvais de chaleur humaine.

Un soir où j'avais fait, en curieux, plusieurs cabarets de strip-tease, passablement ivre après les quelques verres que j'avais pris en

guise de prix d'entrée, je marchais dans une rue passante quand j'ai été interpellé par deux jeunes Américains :

— C'est quoi, le zen ?

Sans doute devais-je avancer d'une allure incertaine, le regard totalement absent et vide. Peut-être cela correspondait-il à l'image qu'ils se faisaient du zen. J'étais écoeuré d'avoir traîné au hasard de ces spectacles de strip-tease qui ressemblaient à des concours de vaches et je marchais avec le sentiment que j'en avais marre de la vie en général.

J'aurais sans doute mieux fait de répondre sans hésiter : « Je ne sais pas ! » mais je me suis brusquement senti d'humeur farceuse. Il faut dire qu'à cette époque le zen était en vogue chez les jeunes Américains et je savais plus ou moins que, notamment au Village qui est proche de l'université de New York et où se retrouvent de nombreux artistes en herbe, il avait particulièrement du succès. Je me suis dit que les deux jeunes gens que j'avais devant moi, qui semblaient sortir tout droit d'une ferme de l'Ohio ou du Nebraska, avaient dû sauter sur l'occasion d'interroger le premier Asiatique qu'ils croisaient sur leur chemin et j'ai eu envie de leur jouer un tour. Non, en vrai, moi aussi, j'avais envie de parler avec quelqu'un.

Et je me suis mis à leur expliquer le zen en faisant exprès d'exagérer mon accent japonais, comme si je sortais tout le vocabulaire que je connaissais, moi qui arrivais à peine du Japon, n'est-ce pas, et qui de ce fait ne parlais que quelques bribes d'anglais. Le doigt pointé vers moi, puis sur eux et finalement sur tout ce qui nous entourait, j'ai lancé :

— *This is zen !*

Au bout d'un moment, ils ont commencé à trouver ça bizarre. L'un d'eux a poussé du coude son compagnon qui continuait à me considérer en hochant la tête d'un air perplexe, et il lui a dit :

— Dis donc, il est tout bonnement en train de se payer notre tête, ce mec !

L'autre est resté un moment à m'observer et m'a demandé :

— C'est vrai que tu te fous de nous ?

— *No ! This is zen !* ai-je répondu.

— Ouais. Eh ben, je vais t'apprendre, moi, ce que c'est que le zen !

Il me montrait ses poings, prêt à se battre.

— Laisse-le... L'homme à côté de lui tentait de retenir son bras. Moi, j'ai répété : « *This is zen !* » Le jeune homme a de nouveau

brandi son poing sous mon nez deux ou trois fois, sans toutefois me frapper. Il a finalement laissé retomber son poing en disant : « Allez, salut ! Espèce d'enfoiré, va ! *This is zen !* » Avant de me tourner le dos, ils m'ont encore dit : « Tu as droit à notre reconnaissance ! Merci encore de nous avoir bien fait rigoler ! » J'ai respiré. J'ai bu encore un verre avant de rentrer chez moi, mais j'avais retrouvé mon sérieux. J'avais envie de les rattraper, de m'excuser. J'aurais voulu connaître leur adresse pour leur écrire plus tard et leur expliquer ce que c'était que le zen. Depuis, l'impression d'avoir une dette envers eux ne m'a jamais quitté.

C'est l'année où mon fils est né que je me suis finalement décidé à venir pratiquer le zazen. C'était en hiver. J'ai pensé par la suite que ce n'était pas le fruit du hasard, il devait y avoir quelque chose.

Cet hiver-là, la neige est tombée en abondance. Le jour de ma première séance de zazen, il neigeait, le jour de la naissance de mon fils aussi, avec encore plus de violence que d'habitude. Tout en fixant intensément la multitude de flocons qui tombaient du ciel, j'avais l'impression que mon fils allait descendre au milieu d'eux. Le visage aux yeux clos qui rompit le silence de la terre avait quelque chose d'un Jizô.

Dans son berceau, le nouveau-né n'avait pas encore les yeux ouverts mais il souriait mystérieusement. Quand je regardais de temps en temps ce sourire énigmatique qui éclairait son petit visage, je ne pouvais m'empêcher d'évoquer le regard empreint de douceur de cet inconnu que j'avais vu surgir du fin fond du ciel de neige.

La révérende Gukai me donna comme sujet de méditation le fameux *muji*, le caractère *mu* qui est la réponse du moine Jôshû^{12} à qui on avait demandé si un chiot avait une nature de Bouddha et qui avait répondu non.

— Dorénavant, vous vous appliquerez à pratiquer le dépassement de la dualité.

Revêtue de son étole, un bâton posé sur les genoux, la révérende avait en me disant cela une expression sévère, méconnaissable. « Dans la rue, *mu*, dans le train, *mu*, en voyant le visage d'un enfant, *mu*. *Mu*, encore et toujours. Ne vous relâchez pas ! » Et j'ai reçu un coup de bâton sur chaque épaule.

Elle a dit encore :

— N’allez pas vous imaginer que le zen se limite au dépassement de la dualité être-non-être. Le zen n’est pas de dimension si réduite ! Le kôan *muji* est une méthode. Si on s’attache à ce non-être, le zen devient un cadavre. Marcher, prendre le train, jouer avec un enfant, voilà le zen. Il n’y a rien dans le monde qui ne soit zen. Rien qui ne soit kôan. C’est la pensée fondamentale de Dôgen^{13}, la vérité est en toute chose.

Ma femme ne montra guère d’enthousiasme à l’idée que je me mette à pratiquer la méditation assise. En fait, c’était parce que j’avais commencé à y aller seul, sans rien lui dire.

— Tu en fais toujours à ta tête ! Il ne te viendrait pas à l’idée de me demander mon avis ! me reprocha-t-elle.

— Jamais tu ne m’as proposé de t’accompagner ! Pas une seule fois ! me dira-t-elle plus tard, chaque fois qu’il sera question de ma pratique du zazen...

Je fus surpris de l’entendre me parler ainsi. Elle avait passé cinq ans en Amérique, je connaissais son goût pour les boutiques et les restaurants, et je ne m’attendais pas le moins du monde à la voir exprimer son désir de faire du zazen.

— C’est ta seule réaction ? Et toi alors ? Tu as vécu huit ans en Amérique et qu’est-ce que tu as fait ? Tu as fréquenté des tas de filles, tu es allé dans des endroits louches, non ? Alors, si maintenant tu fais du zazen, je ne vois pas pourquoi ce serait bizarre que j’en fasse moi aussi !

— Mais tu ne te rends pas compte ! Ça n’a rien à voir avec le fait de jouer au tennis le dimanche ou de prendre des leçons de danse. Pour commencer, ce n’est pas fait pour les femmes. La plupart du temps, ce sont des hommes qui s’y adonnent.

— Qu’est-ce que tu racontes ? Le supérieur du temple que tu fréquentes, c’est une femme, que je sache !

Je ne savais que répondre. Pouvait-on dire qu’il s’agissait d’une femme ? Rien en elle n’évoquait la féminité. Quant à l’imaginer sous les traits d’un homme, elle n’était pas non plus du genre qui embarque femme et enfants en voiture le dimanche pour faire une balade ! Elle est deuxième dan de judo, premier de kendô, il lui reste même une cicatrice à la joue pour avoir envoyé au tapis un truand. Sa personnalité exceptionnelle n’est pas passée inaperçue au grand

centre considéré comme le dôjô le plus sévère de tout le Horuriku^{14}, mais elle était si peu respectueuse des règles que son maître spirituel a fini par la renvoyer. Expulsion qui a porté ses fruits puisqu'elle a décidé de parcourir toutes les provinces à la recherche de moines réputés pour leur connaissance de la sagesse. Habituee qu'elle était à dormir à la belle étoile, ce n'était rien pour elle de vivre dans ce temple délabré.

Elle a marché de jour comme de nuit, en écoutant le rire perçant des *tengu*^{15} (elle disait qu'ils franchissaient les vallées en groupe), elle est restée plusieurs jours sous le flot d'une cascade... À force de répéter le zazen au pied des arbres ou sur des pierres, n'a-t-elle pas fini par se dépouiller de son sexe ? Cette idée qu'elle avait subi une métamorphose ne me quittait pas. En la voyant, on comprenait de façon lumineuse que la discrimination des sexes est une chose foncièrement relative.

Elle-même se plaît à répéter : « Je ne suis pas une femme. »

Elle racontait qu'elle avait mis tout le monde dans l'embarras dans un monastère où il n'y avait qu'une seule salle de bain en ne se gênant pas pour y aller en même temps que les moines.

— Les femmes sont incapables de tenir le coup, se plaît-elle à dire. Je me suis clairement rendu compte que les femmes n'étaient pas faites pour un sou pour la pratique de l'ascétisme. Dans les premiers temps, je pensais qu'il était primordial de sauvegarder ma féminité, tout en m'essayant à toutes sortes d'exercices et de pratiques, sans succès. Oui, même quand on commence avec un but, on finit par en dévier au fur et à mesure qu'on s'exerce, on s'égaré. Voilà ce qui caractérise les femmes. En plus, elles sont envahies de désirs. Si on fait du zazen, c'est pour renoncer. Les femmes viennent pour prendre, exactement comme elles ramassent des légumes tombés sur le chemin. Là où les femmes montrent le plus nettement leur âpreté, c'est vis-à-vis des enfants. Quand il s'agit de leur enfant, elles perdent tout jugement.

Puis elle s'est tournée vers moi et m'a dit sans le moindre accent de plaisanterie :

— N'empêche, monsieur Kimura, pour un homme, vous vous occupez beaucoup de votre fils. Vous êtes une exception, je vous assure !

Si j'en suis venu à amener mon fils avec moi dans ce temple, c'est justement parce que je ne m'occupais pas de lui, contrairement à ce que semblait penser la religieuse. À tout le moins, ma femme en a la conviction. Selon elle, un père normal passe le dimanche à la maison, joue au ballon avec son fils, ou l'emmène à la pêche. Au lieu de ça, moi, laissant à la maison mon fils écolier et ma fille en maternelle, non content de sortir alors que personne dans la maisonnée n'est encore éveillé, je ne rentre que tard dans l'après-midi, et pour comble, je me fais préparer la veille au soir des sandwiches pour cinq personnes. (Ce n'est pas moi qui ai demandé des sandwiches plutôt qu'un *bentô*⁽¹⁶⁾, mais ma femme n'en a jamais démordu et continue imperturbablement à confectionner des sandwiches.) Cinq personnes, c'est parce que la règle veut que nous partagions entre nous ce que chacun apporte.

Au bout d'un certain temps, une réaction se produisit, non pas de la part de ma femme, mais de mon fils. Il se mit à pénétrer chez les voisins pour ouvrir le buffet et grignoter des gâteaux, fonda une bande avec des copains et commit des petits vols. Il y a en lui un trait de caractère qui le rendrait capable de se précipiter du haut d'une falaise sans ciller pour peu qu'on lui dise de le faire.

— Cet enfant est incapable de tenir en place. Il est trois fois plus difficile que les autres, tu comprends ? Moi toute seule, je n'y arriverai jamais. Et puis, il faut bien que je m'occupe aussi de Rie !

Ainsi mis au courant des quatre cents coups de mon fils, je fus pris de panique et je me rendis.

Lors de la séance suivante de zazen, je déclarai mon intention de m'arrêter quelque temps pour pouvoir m'occuper de mon fils.

— Vous n'avez qu'à l'amener ! répliqua la nonne sans hésitation. Ici, il pourra courir partout et s'agiter comme bon lui semble. C'est parce qu'on leur interdit de faire ceci ou cela que les enfants se mettent à faire les quatre cents coups. Vous m'avez bien dit qu'on est très vigilant chez vous, n'est-ce pas, concernant la nourriture ? Je suppose qu'on lui fait manger des choses bonnes pour les lapins, du genre diététique, esthétique, écologique, et je ne sais quoi encore. C'est quand un enfant en pleine croissance ne peut pas manger chez lui ce qu'il aime qu'il va ailleurs et prend ce qui lui fait envie. Quand il sera ici, je lui ferai manger tout ce qu'il voudra. Des gâteaux, j'en ai tellement qu'ils vont moisir. Quand il en aura mangé à satiété, l'envie lui passera. C'est l'évidence.

— Je vous remercie.

Et je me rendis sans résistance à sa façon de voir les choses.

— Tu veux aller au temple avec moi ? ai-je demandé. Mon fils a sauté de joie. Sans doute s’imaginait-il qu’il allait enfin voir l’endroit si plaisant où se rendait son père régulièrement chaque dimanche. Je pensais qu’il finirait par se lasser, au lieu de ça, c’est lui qui venait me réveiller le matin.

Au bout de quelque temps, des difficultés ont surgi. Le plus ancien des participants s’est plaint.

— Ce n’est pas un jardin d’enfants ici ! Ça gêne la méditation !

La prêtresse a fait venir le représentant du groupe, patron d’une maison en gros de produits maritimes, et elle a déclaré :

— J’aimerais savoir qui est le maître ici et qui est le disciple ! J’ai donné mon accord. Ce n’est pas par hasard. Que veut dire un zazen que la seule présence d’un enfant est capable de déranger, je vous demande un peu !

Je tiens cela de la dame qui s’occupe de l’abbesse et qui m’a répété ses propos.

Ce n’est pas par hasard. Je me demandais ce qu’elle avait voulu dire. Cela me préoccupait, mais je ne suis pas allé jusqu’à lui poser la question. Si elle a prévu la manière dont les choses évolueraient, on peut la féliciter de sa clairvoyance intuitive, mais il est possible qu’elle ait pensé à tout autre chose. D’ailleurs, elle ne m’a pas dit une seule fois de faire faire du zazen à mon fils. Seulement cette religieuse possédait une intuition que la pratique des exercices avait affûtée et il lui arrivait de nous étonner. Ainsi par exemple, quand la séance avait pris fin et que je m’apprêtais à partir, elle donnait sur les tatamis un coup de bâton et me disait : « Vous vous relâchez ces derniers temps. Vous n’avez pas progressé du tout, je me trompe ? » ou bien : « Vous n’auriez pas en tête des choses inutiles quand vous vous tenez assis ? »

À présent qu’elle me le faisait remarquer, je constatais qu’elle disait vrai : tout en conservant ma position de méditation, je songeais que j’allais acheter une nouvelle chaîne stéréo et le catalogue se présentait à mon esprit, ou bien je me demandais où j’emmènerais en vacances ma femme et mes enfants. Certain que j’allais recevoir un coup de bâton, je m’inclinai avec ferveur, mais j’ai compris qu’il ne servait à rien de se contenter de mettre de l’ardeur dans sa voix.

Lorsque mon fils a annoncé son intention de devenir moine, j'ai eu du mal à comprendre, même en analysant les circonstances qui avaient précédé cette décision. Certes, j'avais moi-même découvert ce temple au hasard d'une promenade et j'avais commencé à aller à des séances de zazen sans intention précise, on pouvait donc aussi bien se contenter de considérer que c'était simplement un effet du cours des choses, après tout, si mon fils qui à la maison était insupportable se retrouvait au temple sage comme une image, recueilli, jusqu'à en arriver à souhaiter appartenir au temple ! En réalité, je reste persuadé que si la roue a tourné sans grincer dans cette direction, c'est, et je ne trouve pas de terme plus approprié, qu'il y avait un « lien » prédestiné, qui ne devait pas être étranger au karma.

Il me faut aussi préciser un détail qui éclairera encore mieux le caractère de l'abbesse, c'est son amour pour les animaux, oui, cette prêtresse Gukai, que tout le monde dans les parages appelle « le moine fou ». Je ne veux pas dire par là qu'elle aime les animaux au sens où elle les prendrait avec elle pour les choyer, comme on fait avec un animal domestique, non, mais les animaux viennent d'eux-mêmes ; dans la mesure où ils sont près d'elle, elle en prend soin, c'est sa façon à elle d'aimer les animaux. En clair, elle lit dans le cœur des bêtes.

Des animaux de toutes sortes viennent à elle, disparaissent, réapparaissent, pour un temps plus ou moins long. Des chiens et des chats, bien sûr, mais aussi des poules, des oiseaux, des lapins et des cailles, des canards, des chèvres, et j'en passe. Ils sont amenés pour la plupart par les paroissiens ou les paysans du voisinage. Soit parce qu'ils n'ont plus besoin d'eux, soit parce qu'ils veulent les lui confier pour un temps, autant de prétextes.

L'abbesse ne les chérit pas particulièrement et elle ne les traite pas non plus comme les gens de la SPA, dont il est difficile de dire s'ils les considèrent comme des animaux ou comme des êtres humains. Non, les animaux restent des animaux. Ils sont là ou s'en vont, selon leur bon vouloir. Elle se contente d'avoir l'art de leur parler.

Car les bêtes comprennent à merveille ce qu'elle leur dit. Il y a quelques années, un canari gâté et choyé parlait souvent avec elle en lançant des pépiements à qui mieux mieux. Dès qu'un chat faisait mine d'approcher, l'oiseau n'en finissait pas de dire du mal de lui et s'évertuait à le faire chasser. Au bout d'un certain temps, comme le

canari ne se montrait plus, on conclut à une vengeance du chat, qui fut tancé vertement par la prêtresse. Il paraît que le chat en fut tout déprimé. À son tour, le chat disparut. Elle en déduisit qu'il s'était éloigné des abords du temple pour aller prendre du bon temps et qu'il avait sans doute été mis à mal par un chien errant. Un jour où elle longeait un sentier à proximité du temple, elle entendit des miaulements. Elle prêta l'oreille, chercha partout, nulle trace de chat. Elle reprit sa marche, les miaulements se firent entendre à nouveau. Elle comprit que c'était la voix du chat qui avait disparu. Elle chercha dans les buissons et découvrit le cadavre d'un chat en putréfaction. Elle creusa un trou, le coucha dedans et récita le Sûtra de la Sagesse.

Voilà qui donne une idée de son caractère.

Je reste persuadé que si mon fils n'a pas connu l'ennui en jouant dans le temple, s'il lui est venu à l'idée de s'intégrer à la vie du temple, la personnalité de la prêtresse n'y est pas étrangère.

Ce qui me préoccupait le plus, c'était de savoir si mon fils avait ou non un caractère qui se prêtait au sacerdoce.

Selon moi, un moine est un être d'une profonde générosité, que les événements laissent calme, qui n'a pas de désirs, fait de lui-même ménage et nettoyage, et qui de surcroît est habité, si possible, par la volonté de lire les grands textes sacrés du bouddhisme. Qu'en était-il de mon fils ? En admettant que la générosité soit un trait de caractère qui ne se révèle que plus tard, il était impossible de dire qu'il ignorait la convoitise ; bicyclette, patins à roulettes, baladeur, et j'en passe, il voulait tout ce qu'avaient ses camarades, commençait à loucher d'un drôle d'air sur les motos et quand j'étais au volant et qu'il se trouvait assis à côté de moi, il imitait mes gestes en disant avec ferveur : « Vivement que j'aie l'âge d'apprendre à conduire ! »

Pour ce qui est du ménage et du nettoyage, je n'avais pas à m'inquiéter outre mesure, sachant qu'il lui était impossible de rester sans bouger plus d'une minute. Il avait des réactions plus rapides quand on lui disait : « Range ta chambre ! » que quand on le sommait d'apprendre ses leçons. Concernant la question de la lecture de tous les sùtras, cela revenait à demander la lune. Aussi peu vraisemblable que de partir en Inde à la recherche des textes sacrés ou de prononcer un discours sur le Sûtra de la Sagesse devant une assemblée réunissant les bonzes éminents des cinq^{17} grands monastères de Kyôto !

Quand j'observe mon fils assis à côté de moi dans la voiture, un casque sur les oreilles en train d'écouter son walkman, qui fait semblant de tenir le volant et d'appuyer sur la pédale d'embrayage, je ne peux m'empêcher, très souvent, de me demander d'où lui est venue cette voix qui lui a soufflé l'idée de devenir moine. Sans doute comptait-il bien continuer à écouter son walkman en conduisant même quand il serait bonze, mais moi, certain que l'abbesse ne lui permettrait jamais de le faire, telle que je la connaissais, je me sentais plein de compassion pour lui.

— Qu'un enfant ait des désirs, rien de plus normal, dit l'abbesse. En premier lieu, ce sont les parents qui font en sorte qu'il en soit ainsi. Les enfants grandissent en voulant s'appropriier tout ce qui est autour d'eux. Le rôle des parents est de leur apprendre à discerner ce qui est nécessaire et ce qui ne l'est pas.

Un de mes amis m'a dit :

— Les bonzes ne sont-ils pas depuis toujours trop exigeants ? Aller en Inde à la recherche des textes sacrés, ça, c'est un cas entre des milliers, qui se rencontre peut-être une fois par siècle ! Tu as toujours tendance à idéaliser tout ! C'est très bien d'être exigeant. Mais c'est parce qu'on a des désirs qu'on obtient aussi l'Éveil, tu ne crois pas ? En admettant qu'un moine puisse être dépourvu de désirs dès le départ, il ferait un bien piètre bonze, sans saveur, sans consistance, tu peux me croire !

Ma femme m'a dit :

— Ryôta a envie de tout ce dont tu as toi-même envie !

J'ai répondu :

— J'ai longuement réfléchi à ce que Ryôta pourrait faire plus tard. J'ai d'abord pensé au métier d'acteur ou de batteur dans un orchestre de jazz. Il me donne l'impression d'être fait pour se servir de son corps pour exprimer quelque chose, par exemple se mouvoir en accord avec un rythme. À la fête de l'école, il était plein de vie en tapant sur ses instruments. Il faut dire que ça ne faisait pas partie du programme scolaire. À part ça, j'ai envisagé tout le reste, employé de banque, patron de magasin, fonctionnaire, employé commercial, mais à chaque fois, ça me laisse insatisfait. Il y a comme un manque. J'ai un ami qui s'est suicidé à force d'aller et venir en avion entre l'Amérique et le Japon. Pourtant, il avait réussi dans les affaires, avait une belle boutique à Tôkyô et à New York, une femme qui avait participé à la finale du concours de beauté Miss Japon...

— Tu n'avances que des exemples négatifs. D'ailleurs, devenir employé de commerce ou employé de banque, ce n'est pas si facile que ça, tu sais. Toutes les femmes qui habitent ce lotissement sont fières de leur mari ! Et puis, c'est vraiment bizarre de tout présenter comme si c'était un programme ou un graphique de statistiques, telle cause telle conséquence, si ce n'est pas comme ci, ce sera comme ça ! La vie n'est pas un schéma préétabli !

— J'ai raisonné aussi à la lumière de l'histoire, et voici ce que je me suis dit : depuis que l'humanité existe, je ne sais combien de milliards d'hommes sont apparus sur la terre et ont disparu. Chacun d'entre eux, sans exception, a été un enfant. Tout comme Ryôta, chacun s'est demandé ce qu'il ferait dans l'avenir, chacun s'est tourmenté, les parents de même. Et quelques-uns seulement ont eu la vie qu'ils souhaitaient, la grande majorité d'entre eux n'a pas pu. Et même parmi ceux qui ont mené la vie qu'ils désiraient mener, combien ont émergé du courant de l'histoire, combien sont demeurés dans la mémoire des hommes ? Enfin vraiment, pour le genre humain, est-il véritablement important qu'un être déterminé fasse ou ne fasse pas quelque chose ? Que la vie de Ryôta ne soit pas totalement conforme à ce qu'elle pourrait être, est-ce que ce n'est pas seulement un peu dommage pour lui-même, et pour nous qui sommes ses parents ?

J'ai continué, sans me préoccuper du visage maussade de ma femme.

— Et puis, au fond, qui est en mesure de décider quelle voie est la bonne ? Après tout, un chemin, ça se trace au fur et à mesure qu'on marche ! Seul celui qui avance découvre la route. Simplement, si je me fie à mon approche de l'histoire, je suis en mesure d'affirmer que la richesse matérielle du Japon se trouvera dans une impasse dans un avenir proche. Regarde ce qui se passe en Amérique. Tôt ou tard, il adviendra la même chose au Japon. La drogue, les crimes sexuels ne font qu'augmenter, en Californie, beaucoup de jeunes quittent les villes pour se réunir dans des dôjôs de zen situés dans des endroits reculés. Et il n'y a pas que les jeunes. L'ancien préfet de Californie a cessé ses activités et il pratique le zazen dans un temple à Kyôto. Tu le savais ?

— Tu veux dire que tu veux faire de ton fils un moine zen parce que les Américains font du zazen ?

— Mais non, voyons ! Ce que je veux dire, c'est que les années à venir seront le temps de la religion. Le physicien américain Fritjof Capra juge que les spéculations de la physique actuelle se retrouvent dans les religions de l'Asie. Quand j'en ai discuté avec l'abbesse, elle m'a dit que c'est une chose qu'elle savait depuis toujours.

— Le zen, la physique, tout ça, c'est des choses compliquées auxquelles je ne comprends rien. Je m'en moque éperdument. Que cet enfant devienne employé de bureau ou bonze, ça m'est égal. Ce qui m'intéresse, c'est qu'il puisse faire ce qu'il aime, sans causer de tort à personne, je n'en demande pas plus. De toute façon, un garçon est fait pour voler de ses propres ailes et quitter le toit paternel. Il me suffit qu'il rentre une fois par semaine, pour que je voie la mine qu'il a. Même s'il entre au temple, on le laissera bien partir une fois par semaine, je suppose. Pourra-t-il passer le jour de l'an à la maison ? Ce serait bien qu'il ait des vacances en été, dis ? Je laisserai sa chambre sans rien toucher. La table, la chaise, je ferai en sorte qu'il puisse s'en servir dès son retour. Tu te rends compte, ce serait triste pour lui de ne plus voir ses affaires, de ne pas avoir un endroit à lui !

Je me suis représenté mon fils, le crâne rasé, vêtu de la robe noire des moines, un baluchon à bout de bras, en train de longer le couloir de l'immeuble, à l'occasion du Bon^{18} ou du jour de l'an. Je n'ai pas pu m'empêcher d'évoquer le mot *yabuirî*^{19} qu'on entendait souvent autrefois. J'ignore si on peut parler de *yabuirî* dans le cas d'un apprenti bonze qui a obtenu un congé pour rentrer chez lui, mais ce qui est certain, c'est qu'il sera bien un « moinillon » et qu'on parlera de lui en disant « le petit moine ». Les dames du voisinage qu'il croisera le suivront des yeux d'un air effaré. Il y aura des ragots : « Pourquoi donc dans cette maison où le chef de famille n'est pas bonze a-t-on fait du fils un simple moine ? Tout de même, faire porter ainsi à son enfant un vêtement de travail, avec ce pantalon bouffant noir, et le laisser comme ça déambuler dans le quartier ! Pas plus tard qu'hier, c'était encore un garçon au teint clair qui portait à merveille une chemise de sport rouge, un pantalon blanc et des snickers bleus ! Il faut croire qu'ils ont un mauvais karma pour se retrouver dans l'obligation de faire de leur fils un bonze ! »

Debout à l'entrée, il nous saluera sûrement en s'inclinant comme devant des étrangers et il dira, conformément à ce que l'abbesse lui aura recommandé : « Père, Mère, je vous remercie de me recevoir quelque temps sous votre toit », d'une voix sonore.

Quand on lui posera des questions sur sa santé ou sur les conditions de vie au temple, il répondra : « Oui », ou bien « C'est cela », du ton que l'on prend quand on récite un manuel scolaire, j'en suis sûr.

Tous les quatre, nous prendrons place devant l'autel familial, lui en tête (je dis l'autel, mais il s'agit d'une planchette sur laquelle j'ai placé la statuette d'un Jizô que m'a donnée l'abbesse à l'occasion de la réédification des Rokujizô^{20}, et j'ai collé au mur une feuille de papier portant les noms posthumes des ancêtres de la famille, mis des cendres dans un vieux bol à thé et planté des bâtonnets d'encens à côté d'un vase avec des fleurs ordinaires), et j'évoque le moment où il psalmodiera un sûtra. C'est comme si j'y étais, la scène se présente devant mes yeux, me plongeant dans la mélancolie, mais en même temps j'éprouve une excitation joyeuse.

Qu'en sera-t-il de sa formation, ce sévère apprentissage des pratiques d'austérité ?

Une fois, ils ont montré à la télé des phases de l'apprentissage au Eiheiji^{21}. À l'aube, un jeune moine disparaissait en courant dans le long escalier encore plongé dans l'obscurité, comme Ashura^{22}, sans cesser d'agiter une clochette. Les séances de zazen par un froid glacial, la vapeur qui s'élevait au-dessus des crânes. Le nettoyage au chiffon des couloirs qui grinçaient sous la plante des pieds nus... L'abbesse me dit qu'en regardant on a l'impression d'une rigueur toute pure, totalement éloignée du monde vulgaire, mais qu'il en est tout autrement quand on pénètre à l'intérieur. Accomplir ces choses en compagnie de nombreux moines rend sans doute la tâche plus légère, même pour ceux qui se sont mis à part des mortels. N'est-ce pas un environnement rêvé pour mon fils, lui qui cherche tout de suite à se faire des camarades et se laisse aisément influencer par eux ?

Une fois qu'il aura pénétré dans cet univers, la règle qui mesure le monde vulgaire lui deviendra totalement inutile. L'envie le quittera de posséder une chaîne stéréo ou une moto.

— Qu'est-ce qui vous plaît ici ?

Un membre de l'équipe de télévision chargée du reportage posait cette question. Dans le ton du reporter perçait un accent qui laissait deviner qu'il ne voyait vraiment pas ce qui pouvait pousser à rejeter les plaisirs de ce bas monde pour venir se confronter à des épreuves aussi terrifiantes. Ce qu'a répondu alors le jeune moine chargé de la

nourriture est resté gravé dans ma mémoire. Du matin au soir, c'est lui qui prépare les repas pour les mille moines et plus qui vivent dans cet immense site du temple. Il a penché légèrement la tête avant de répondre :

— Ce que je n'ai pas réussi à mener à bien hier, j'ai pu le faire aujourd'hui. Et c'est peut-être ça, la joie...

L'écran de télévision, indifférent à sa réponse, a montré immédiatement une autre image...

Mais j'étais ému.

L'homme est capable en toute circonstance de découvrir la joie. La vie est une accumulation de petites joies. Plutôt que de la joie, il conviendrait peut-être mieux de parler de reconnaissance. Par comparaison, aimer l'autre sexe ou gagner à la loterie sont des joies infiniment plus aléatoires. Plus la joie est forte, plus elle est de courte durée. Toutes les joies d'ailleurs sont de courte durée et il est impossible de miser dessus. Tôt ou tard, mon fils comprendra à son tour.

Quand il deviendra capable de comprendre la joie qu'on éprouve à réussir aujourd'hui ce qu'on avait raté hier, il sera un moine à part entière.

À mesure que je remuais toutes ces pensées dans ma tête, l'idée que mon fils allait devenir moine s'est frayé un chemin en moi et a fini par devenir une certitude.

Mais voilà qu'entré au collège, mon fils s'est mis à avoir un comportement bizarre. Il sortait des mégots de sa trousse, des magazines pornos de son cartable. Il laissait ouvert le col de son uniforme, tournait exprès sa ceinture sur le côté, cassait le talon de ses chaussures de sport qu'il enfilait comme des mules et utilisait pour mettre ses livres de classe des sacs d'emballage portant le nom de tel ou tel magasin.

J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait d'un phénomène passager lié au dépaysement que lui causait le changement d'environnement, mais au bout de quelque temps, nous avons reçu la visite de son professeur principal qui nous a incités vivement à le surveiller, car il fréquentait, paraît-il, plusieurs élèves que l'établissement avait à l'œil. Le temps que je me dise que ça n'allait pas être facile, un incident s'est produit avec les élèves d'une autre école. Ma femme a été convoquée, pour s'apercevoir que le chef de bande n'était autre que son propre fils.

Pourtant, quand arrivait le dimanche, conformément à l'habitude, balançant à bout de bras un sac de papier qui contenait un copieux repas froid, il venait avec moi comme si rien n'avait changé, avec son air où on ne peut jamais déceler ni plaisir ni ennui. Jusqu'au retour, pendant le nettoyage du jardin, le zazen, le déjeuner pris un peu plus tard, il ne m'adressait pour ainsi dire pas la parole, ce qui, réflexion faite, ne me préoccupait pas outre mesure, si on sait que dans le zazen la règle veut qu'on ne tienne pas de conversation en cours de route, à l'aller comme au retour, fût-ce entre parents et enfants. Ce qui avait changé, c'était la hâte qu'il mettait à rentrer. Il disait qu'il avait rendez-vous avec un copain. De temps à autre, il lui arrivait d'avaler son déjeuner à toute vitesse et de prendre seul le train. Depuis le primaire, il n'avait jamais accepté une seule invitation le dimanche pour faire du sport, pique-niquer ou aller à la pêche, mais je me disais que c'était normal que les choses changent maintenant qu'il était au collège et je le regardais partir sans faire de réflexions. Il a fini par se disputer avec un copain.

— Tu t'es bagarré après le zazen ! lui ai-je reproché tellement il m'avait déçu. Sans doute avaient-ils feuilleté un magazine porno, ou encore ils avaient fumé.

Ses notes étaient de plus en plus mauvaises, il était l'avant-dernier de sa classe ou guère mieux. Selon les dires du professeur principal, il parlait pendant les cours et cherchait à amuser la galerie.

— Pourquoi tu n'es pas capable de te taire en classe ? Tous tes copains rigolent parce qu'ils te trouvent stupide ! le grondais-je, à quoi il répondait qu'il ne comprenait pas lui-même pourquoi il ne pouvait pas tenir en place. Lui qui le dimanche pouvait garder le silence pendant deux heures et rester assis sans broncher pendant la séance de zazen !

Enfin, un beau jour, il a déclaré :

— Je ne serai pas bonze.

— Ne parle pas à la légère ! Devenir bonze ou non, qu'est-ce que tu crois ? Il ne suffit pas de faire le ménage ou de passer le chiffon pour devenir bonze, il faut aussi faire un peu d'études !

J'en ai profité pour lui reprocher de ne plus travailler en classe, comme une sorte de défi.

— Qu'est-ce que tu as l'intention de devenir alors ?

J'avais haussé le ton et il a pris une expression tendue.

— Je trouverai bien quelque chose qui me convient.

— Imbécile ! Parce que ne rien faire à l'école, c'est ce qui te convient, peut-être ? Mais pour qui te prends-tu ?
J'ai laissé éclater ma colère.

Ce soir-là, je ne suis pas arrivé à m'endormir. À l'idée que je ne devais plus espérer qu'il devienne bonze, j'étais dépité. Je n'en revenais pas de ma propre déception. Je ne m'expliquais pas depuis quand j'en étais venu à placer tous mes espoirs dans le fait que mon fils serait moine. Dès l'instant que j'avais renoncé à cette possibilité, l'état de bonze m'a semblé paré de toutes les vertus. C'était véritablement une occasion unique, de celles qui ne se présentent qu'une fois dans la vie. La chance qui ne touche qu'un être sur des milliers. Que le choix tombe sur mon fils, un être ordinaire en somme, c'était trop beau. Quelque chose avait dû l'entraîner, lui avait pris la main. Peut-être un lien existait-il depuis sa naissance, le Jizô placé à présent sur l'autel familial l'avait guidé, qui sait ? Le pouvoir du Jizô était-il devenu insuffisant, des puissances malveillantes entravaient-elles de leur engrenage maléfique la liberté de mouvements de mon fils ? Il fallait coûte que coûte que je le fasse sortir de ce cercle infernal. C'était la première chose à faire, bien plus urgente que de savoir ce qu'il deviendrait. Une fois délivré, s'il répugnait toujours à l'idée de devenir moine, s'il préférait choisir une voie ordinaire, il suffirait alors de se résigner, mais l'abandonner à son état actuel, c'était le laisser à la merci des forces du mal.

Ma femme et moi avons discuté de l'opportunité de le mettre dans une autre école. Nous songions à le faire passer de son collège public à un établissement privé au règlement sévère. Il fallait qu'il subisse un examen d'admission et son livret scolaire constituait un obstacle majeur. Quel établissement en effet serait prêt à accepter un élève qui était le dernier ou l'avant-dernier de sa classe ? S'il était admis, ce serait dans un collège de troisième ou quatrième zone, de ceux qui doivent faire face tant bien que mal à des effectifs insuffisants, et s'il était admis, je craignais que la situation ne s'aggrave encore davantage. Nous avons cependant un espoir, celui de le placer dans une école religieuse. Oui, c'était notre seule chance.

Ma femme et moi allâmes trouver l'abbesse.

— Eh bien, quelle surprise ! Tous les deux ensemble ! J'imagine qu'il s'est passé quelque chose ?

Nous baissâmes la tête et elle dut nous gratifier d'une plaisanterie légèrement ironique.

Je relatai les faits, présentai l'évolution des événements, et je lui fis part de la décision de mon fils de ne pas devenir moine.

— Il est vrai que jusqu'à ce jour il a évolué dans un univers trop protégé. Il s'est rendu compte de tant de choses d'un seul coup ! Je crois qu'il ne faut pas trop s'inquiéter. D'ici quelque temps, il changera encore.

Un sourire éclaira son visage poupin. Elle parlait comme si cela ne la concernait pas.

J'abordai le sujet du changement d'établissement.

— Je pense que c'est une bonne chose. Il vaut mieux s'éloigner autant que possible des mauvaises influences.

J'évoquai le collègue Sendan.

— C'est une école pour les enfants de religieux. Ils acceptent beaucoup d'enfants de prêtres en exercice. Autrefois, les enfants des temples étaient admis sans condition, il paraît qu'il n'en va plus de même à présent.

Je déclarai que je considérais comme une bonne chose que mon fils devienne bonze. À l'origine, c'était lui qui avait émis le vœu de se faire moine à l'époque où il entrerait au collège. Et pendant que ses parents tergiversaient, il avait commencé à changer d'idée. Mais s'il était d'accord pour aller dans cette nouvelle école, c'était très bien aussi.

— C'est vraiment ce que vous pensez ? L'abbesse me considérait avec des yeux brillants. Puis, se tournant vers ma femme, elle demanda : Vous aussi, vous êtes de l'avis de votre mari ?

— Oui, répondit ma femme en baissant la tête.

— Tout est bien donc.

D'une voix assurée qu'elle n'avait jamais fait entendre jusqu'à ce jour, elle déclara :

— Dans ces conditions, faites-moi confiance, je m'occupe de tout !

La réaction de l'abbesse avait eu la rapidité de l'éclair. Moi qui étais habitué à la voir rester assise pendant des heures sur les tatamis sans bouger comme si elle avait pris racine et à l'écouter parler d'un débit ininterrompu tout en buvant du thé, c'était une chose à laquelle je ne m'attendais pas le moins du monde.

Le dimanche suivant, elle demanda à mon fils qui venait de s'asseoir dans la salle de zazen pour une méditation solitaire :

— Es-tu toujours disposé à te faire bonze ?

Mon fils, paraît-il, répondit d'abord oui, mais il ajouta : « Enfin, cest-à-dire... » et il commença à se tortiller.

— Qu'y a-t-il ? interrogea l'abbesse.

— Je ne suis pas sûr de moi.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que mon père m'a dit que quelqu'un comme moi ne serait jamais capable de devenir moine.

(J'ai souffert en entendant ces paroles. Je comprenais avec une netteté douloureuse les hésitations que mon fils avait éprouvées.)

— Bien ! finit par dire l'abbesse qui termina en disant : Je te promets de faire de toi un bonze de première qualité.

Plus tard, au cours du déjeuner, l'abbesse prit la parole :

— J'ai une grande nouvelle à vous annoncer !

Et devant tous les membres réunis du groupe de zazen, elle révéla que Ryôta allait devenir moine.

— Rendez-vous compte ! C'est de lui-même qu'il a pris cette décision ! Et elle renchérisait.

Tout le monde poussa des cris d'admiration.

— Les choses qu'on a décidées de soi-même, tu sais, il faut en porter la responsabilité ! lança-t-elle à l'adresse de mon fils qui, l'air crispé, était assis au bout de la table. Docile, il acquiesça d'un ton énergique.

L'abbesse téléphona au collège Sendan, demanda une entrevue au directeur, et c'est d'un air décidé qu'elle franchit avec moi le portail de l'établissement. Tout au long d'une imposante allée bordée d'arbres aux mille écus, nous avons croisé des élèves en uniforme qui avaient terminé leurs cours. Ils ôtaient leur casquette pour saluer l'abbesse à la vue de son habit religieux. Tout en notant ces différences sensibles avec l'école de mon fils, je me sentais admiratif et tout réjoui.

Le directeur du collège apparut dans le salon. Le crâne rasé, il portait une étole sur son vêtement occidental et il salua l'abbesse en joignant les mains sur sa poitrine.

— Voilà, je vous ai amené le père de Ryôta Kimura, à qui on a décidé de faire subir l'examen d'admission, déclara l'abbesse en me présentant. Puis elle expliqua : Dans l'avenir, Ryôta sera appelé à

prendre la succession du Zenkaiji, et c'est la raison pour laquelle j'ai fait appel à vous. Je compte sur votre bienveillance à son égard.

Le directeur montra de l'intérêt à l'idée qu'un enfant issu d'une famille laïque puisse devenir moine.

« Avez-vous des liens de parenté ?

— Non, pas le moindre. Le garçon a exprimé ce désir de son propre chef. Il fréquente le temple depuis son entrée à l'école et c'est en troisième année du primaire qu'il a déclaré vouloir devenir bonze. Je me suis dit qu'il était trop jeune et j'étais certaine qu'il finirait bien par renoncer, mais j'ai dû m'avouer vaincue ! dit-elle avec un rire qui plissait tout son visage.

— Vous m'en direz tant ! s'exclama le directeur d'un air admiratif, qui demanda : Pratique-t-il aussi le zazen ?

— Oui, comme une grande personne. Et il sait parfaitement réciter les prières. Les adultes ne lui arrivent pas à la cheville ! On sent bien qu'il est pur, et il y met tout son cœur. C'est admirable, je vous assure !

— Vraiment ? Ces derniers temps, même parmi les bonzes, il ne s'en trouve pas facilement dont les prières ne laissent pas à désirer ! dit-il en soupirant. Puis, changeant de ton : Au fait, a-t-il accompli la cérémonie de tonsure ? A-t-il déjà quitté la maison paternelle, ou bien est-ce imminent ? Quand il sera inscrit dans notre établissement, il faudra qu'il s'intègre au cercle des autres enfants de religieux. Pour ce faire, avoir le crâne rasé est une condition... déclara-t-il en nous regardant tour à tour, l'abbesse et moi. Vous allez sans doute rire en apprenant ce que je vais vous dire, mais ces derniers temps, on rencontre parmi les paroissiens certains parents qui se trouvent embarrassés par les problèmes qu'il y a dans les collèges publics et qui nous envoient leurs enfants, recommandés par tel ou tel temple. Le cas est de plus en plus fréquent et... Mais je vous dis cela simplement parce que nous parlons à cœur ouvert...

— Je vais sans tarder m'occuper de la cérémonie de tonsure.

L'abbesse avait parlé d'un ton calme. Puis, se tournant vers moi, elle me dit avec un sourire :

— Voyons... J'avais prévu d'attendre un peu, mais puisqu'il en est ainsi, je crois qu'il convient d'accélérer un peu les choses. Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas ?

Elle ne m'avait jamais consulté à ce sujet. J'ai murmuré une vague réponse.

— Que diriez-vous de la période qui suivra l'équinoxe de printemps ?

Le directeur intervint :

— Non, il n'est nul besoin de précipiter ainsi les choses. Il me suffit d'avoir l'assurance que la cérémonie aura bien lieu. Cela peut attendre les vacances d'été, où nous vivons en forêt, et il suffira qu'il se rase le crâne à ce moment...

— Puisqu'il faut le faire de toute façon, le plus tôt sera le mieux. Qu'en pensez-vous, monsieur Kimura ?

— Eh bien, mais oui, certainement.

Totalement ignorant des rites que doit accomplir un moine, je me suis contenté d'acquiescer.

Le directeur du collège nous a raccompagnés jusqu'à l'entrée en suivant un long couloir. À la différence des écoles publiques, il était encaustiqué et les chaussures d'intérieur glissaient dessus. J'ai même failli tomber. Le directeur ne cessait de répéter que Ryôta était un cas de figure idéal, puisqu'il voulait devenir bonze de son plein gré, bien qu'étant issu d'un milieu laïc.

De mon côté, je me sentais de plus en plus angoissé et j'avouai mon inquiétude quant à la possibilité pour mon fils de s'adapter sans heurts aux autres enfants, qui étaient tous sans exception des fils de bonze. À quoi le directeur répondit qu'il s'inquiétait en sens inverse. Comme je ne comprenais pas, il m'expliqua qu'il redoutait que la volonté de mon fils ne soit détournée, car il se trouvait de véritables garnements parmi les fils de bonze. Il avait vraiment l'air préoccupé. Ce fut mon tour de le rassurer, prenant finalement sur moi pour réprimer l'explosion de mes craintes.

— Tout se passera bien, j'en suis persuadée ! me dit au retour l'abbesse assise à côté de moi dans la voiture, pendant que je gardais les mains serrées sur le volant.

— Mais il reste l'examen d'admission !

Je craignais que les résultats ne brisent l'image que le directeur se faisait de mon fils.

La religieuse ne semblait déjà plus s'en préoccuper. On aurait dit qu'elle n'avait plus autre chose en tête que le problème de sa succession à la tête du temple, dont elle avait de façon inespérée trouvé la solution en la personne de mon fils, aussi miraculeux qu'un

poulain sorti d'une calebasse. Elle se déchaussa et se mit sur les talons, installée sur le siège à côté du conducteur, et tout au long du trajet jusqu'au temple, pendant une heure et demie, elle roula cigarette sur cigarette sans cesser de me parler, remplissant le cendrier portable qu'elle avait posé sur ses genoux. Il faut dire que c'est une manie qu'elle a de parler sans discontinuer. Quant à moi, tout occupé à ouvrir et fermer la fenêtre pour tenter de chasser la fumée, je me contentais d'opiner.

— Je me disais justement qu'il était temps pour moi de me retirer, mais si je comprends bien, Kimura-san, il va falloir que j'accomplisse une dernière tâche ! Enfin, cela aussi, c'est la volonté d'Amida-sama^{23}. J'ai à ma disposition l'argent que j'avais mis de côté en vue de ma retraite, qui doit pouvoir faire l'affaire jusqu'à ce que le petit ait terminé sa maîtrise. Mes économies seront bien employées. Ça aussi, c'est peut-être le dessein d'Amida-sama. Pour le reste, nous en parlerons plus tard.

J'ai déclaré que j'avais la ferme intention d'assurer les frais de scolarité.

— Il n'en est pas question. Il ne faut pas. Le devoir d'un religieux est de régler lui-même ses affaires. Qu'un moine reçoive une aide financière d'un foyer laïc est le commencement de la fin. Cela n'a rien à voir avec les oboles pour les pauvres ou les dons. Les offrandes et les dons servent à pourvoir aux cérémonies pour le salut des défunts et des âmes qui ne reposent pas en paix. Il serait prétentieux de vouloir payer ses études à un moine. Vous ne devez en aucun cas nourrir ce genre d'idées.

— Je n'ai pas dit ça dans cette intention ! ai-je protesté.

— Écoutez-moi bien, Kimura-san. Je veux faire de cet enfant un moine comme Dôgen. Dôgen, le grand fondateur de l'école Sôto, éminent entre tous, dont n'importe quel fidèle souhaite s'approcher au maximum, modèle par excellence. Voyez-vous, Kimura-san, il existe à mon avis deux façons de vivre dans la voie religieuse. La première consiste à devenir un moine remarquable, la seconde un moine admirable. Celui qui appartient à la catégorie que j'appelle remarquable est appelé à accéder à un rang toujours plus élevé et finit par se voir confier un haut poste au Bureau des affaires religieuses, ou quelque chose d'approchant. L'autre, c'est la catégorie des moines qui se donnent entièrement à la pratique de la Voie et

finissent par détenir un grand rayonnement. Si je vous demande de choisir, pour quelle catégorie allez-vous opter ?

— Pour le moine admirable, bien entendu.

— Bien. Mais je vous préviens que les moines admirables n'ont pas le sou ! dit-elle en éclatant de rire. J'ai l'intention de faire de lui le contraire d'un moine médiocre. Dans le monde actuel, on ne rencontre que des médiocres, enfin, des gens qui ne sont pas accomplis. C'est pour ainsi dire la même chose dans le cas des moines. Même s'ils ont été ordonnés, ça ne veut rien dire. Les maîtres de zen ont leur part de responsabilité. Depuis quelque temps, pour peu que vous puissiez rester convenablement assis un moment, on vous donne sans plus tarder le brevet de passage ! J'aime mieux vous prévenir que j'ai l'intention de me montrer d'une grande sévérité avec lui. Vous m'entendez, Kimura-san, quelque cruelle que puisse vous paraître mon attitude, laissez-moi faire sans protester. Vous en sentez-vous capable ?

— Oui, je le pourrai.

— La seule chose qui m'inquiète, c'est de ne pas avoir la résistance physique nécessaire. C'est qu'il est jeune, lui ! Ça ne sert à rien de lui dire en paroles, fais ceci, fais cela. Il faut que je me lève tôt le matin, avec lui, c'est la première condition d'une véritable formation. Sinon, tout est inutile. Seulement je suis vieille, la maladie m'a affaibli. Je peux être terrassée à tout moment. Mais la question n'est pas là, ça ne m'importe pas de mourir ou non ! C'est seulement parce que je me dis que c'est la dernière tâche que je dois mener à bien.

Elle tira une bouffée de sa cigarette avant de reprendre :

— Le souffle de ma vie sera aspiré par cet enfant. Il ne me sera utile en rien, mais il servira au temple. C'est ce que m'a déclaré le devin que je suis allée consulter l'autre jour. Je n'ai nulle objection à formuler. J'ai cherché un nom qui lui convienne, et après en avoir discuté, je suis arrivée à la conclusion qu'il serait bien de prendre la moitié de mon nom et la moitié du sien : « kai » de Gukai et « ryô » de Ryôta, ce qui donne « Ryôkai ». Qu'en pensez-vous ?

— Oui, c'est une bonne idée.

— Ryôkai, c'est un nom tout simple, un joli nom, qui s'accorde bien avec les sentiments de cet enfant. Seulement voilà, Kimura Ryôkai, il paraît que la réunion de ces deux noms n'est pas très favorable. Ce serait comme jeter de l'huile sur le feu, puisqu'à l'origine il est d'un tempérament violent. Que le nom donne une

impression de force, c'est une bonne chose, mais le devin prétend que ça ne sonne pas bien, même qu'on peut y voir le sens de « volage » !

Je n'ai pu m'empêcher de rire.

— Il y a sans doute une part de vérité dans cette interprétation !

— C'est un excellent devin, vous savez ! J'ai toujours eu recours à lui jusqu'à ce jour. J'ai donc suggéré qu'il prenne mon nom, Tamaizumi, et apparemment la réunion des deux noms forme un assemblage parfait d'équilibre. Comme il s'agit d'un garçon, il lui faudra étendre le cercle de ses fréquentations, sans que cela l'entraîne pour autant à courir à droite et à gauche. Mais vous, que pensez-vous de ce nom, Tamaizumi Ryôkai ?

— C'est un beau nom.

— Si vous n'êtes pas d'accord, on peut aussi lui laisser son nom actuel, mais comme il n'est pas de bon augure...

De toute façon, mon fils va entrer dans les ordres, me disais-je. Je suppose qu'il n'existe nulle part au monde un moine qui se rend tous les matins au temple en sortant de chez lui. Dans la mesure où il y passera toute sa vie, il est préférable qu'il ait le même nom que l'abbesse. Du point de vue de mon fils, ce sera pour lui une façon de prendre un départ sans équivoque vers sa nouvelle vie. Ce n'est pas parce qu'il aura changé de nom qu'il changera de substance. J'étais prêt à accepter tout ce qui pouvait lui faciliter les choses.

— Je m'en remets à vous et vous remercie d'avance de tout ce que vous ferez pour lui, ai-je dit en m'inclinant, sans pour autant lâcher le volant des mains.

— Le nom a beau changer, les parents restent les parents. Cela n'enlève rien au fait qu'on a mis l'enfant au monde. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un nom, sinon une simple étiquette ? Vous savez, je crois, que le nom que je porte m'a été octroyé. Quand je suis née, je m'appelais Ichinoseki, j'étais fille unique et ma famille s'occupait de placer les gens dans une ville relais du Hokuriku.

L'abbesse avait un passé complexe et il lui arrivait parfois de m'en raconter des épisodes, mais son histoire était si compliquée qu'elle n'arrivait pas elle-même à s'y retrouver. Le nom de Tamaizumi lui avait été donné par une vieille famille de la province de Chûgoku^{24} qui avait connu des démêlés à l'occasion d'une succession, c'était l'époque où elle faisait encore son noviciat et elle leur était venue en aide ; la famille en question, j'ignore pour quelle raison, lui était

reconnaissante d'avoir consenti à porter ce nom. Par conséquent, même si mon fils s'appelait ainsi, cela ne signifiait nullement qu'il devenait l'héritier de la famille de l'abbesse. En somme, oui, ce n'était rien de plus qu'une étiquette.

Mon fils fut admis sans encombre au collège Sendan.

Sur les huit candidats, ils étaient deux à avoir été reçus.

Lors de la proclamation des résultats, lorsqu'un élève était appelé, il quittait la salle aménagée à cet effet pour aller se présenter. Pendant que nous attendions avec impatience que notre tour vienne, en voyant qu'il ne restait plus que deux candidats, nous avons pensé que c'en était fini. En fait, c'était exactement le contraire de ce que nous avons craint. Quand on me remit l'attestation qui portait la mention « Reçu », mon fils leva vers moi un œil interrogateur. Je dis simplement :

— Reçu !

— Ouais ! cria-t-il.

Lui qui ne s'était pas gêné pour chahuter tant et plus dans son ancien collège, je l'observais, cherchant à comprendre ce qui pouvait bien le réjouir à l'idée d'entrer dans cette nouvelle école. Et moi qui dis cela, j'étais en réalité encore plus content que quand j'avais été autrefois admis à l'examen d'entrée à l'université.

L'autre candidat portait des lunettes de myope aux verres très épais, on reconnaissait au premier coup d'œil le garçon bûcheur pour qui il était naturel de réussir. Mais son père, un homme corpulent, directeur d'un bureau de poste, était tout heureux et je n'ai toujours pas compris pourquoi, il m'a remis sa carte de visite. Peut-être avait-il eu en réalité l'intention de me donner celle de son fils. Je me suis dit que l'école avait choisi le meilleur élève en même temps que celui qui avait obtenu les plus mauvaises notes.

Puis il y a eu la cérémonie de tonsure.

L'abbesse qui détestait par-dessus tout faire les choses à moitié avait fait venir de Kyôto le vêtement ainsi que les objets de culte indispensables, car de Tôkyô il était impossible de réunir tout à temps, et elle avait demandé l'aide d'un moine qui était au service d'un temple avec lequel elle entretenait des relations. Elle avait convié le représentant des paroissiens ainsi que tous les membres du

cercle de zazen et, conformément au rite traditionnel, le temple avait tout mis en œuvre pour célébrer une cérémonie digne de ce nom.

La veille de la cérémonie, mon fils est allé passer la nuit au temple et le moine venu aider a procédé dans la salle de bain au rite de purification, le lavant de tous les péchés et de toutes les impuretés accumulés par le passé.

Ce jour-là, un incident s'est produit, infime, mais qui a revêtu pour ma femme et pour moi une importance considérable.

Les grands-parents de mon fils devaient assister à la cérémonie, et ma femme, qui souhaitait la présence de sa tante, a téléphoné à cette dernière pour la prévenir. Elle a accepté de grand cœur notre invitation. De mon côté, il me semblait préférable de m'assurer que le temple était d'accord et j'ai passé un coup de fil.

— Qu'est-ce qui vous prend d'inviter comme ça n'importe qui ? La voix courroucée de l'abbesse a retenti immédiatement à mon oreille. Moi aussi, j'aurais aimé convier davantage de monde, figurez-vous ! Je me suis pourtant limitée au représentant de votre groupe. Ce n'est pas un spectacle, comprenez-vous ? C'est le rite qui consacre la rupture des liens entre l'enfant et ses parents. Pour vous dire la vérité, je ne souhaitais pas non plus faire venir ses grands-parents, mais je m'y suis résolue. De là à amener d'autres personnes de la famille, il n'en est pas question !

Lorsque j'ai transmis le message à ma femme, elle a déclaré qu'elle n'aurait jamais le courage de répéter ces paroles à sa tante, et c'est moi qui ai pris le téléphone pour la prier de bien vouloir s'abstenir, puisque aussi bien il s'agissait d'une cérémonie de rupture.

— Ainsi donc, il se sépare de nous aussi, si je comprends bien ? Elle semblait surprise en même temps qu'attristée.

C'était la vérité. La cérémonie a débuté par la déclaration de mon fils selon laquelle il rompait avec nous, ses parents. Vêtu de son uniforme de collégien, les mains jointes, mon fils fait son entrée dans l'édifice principal en même temps que le moine qui l'accompagne. Il s'approche de nous qui avons pris place près de l'entrée et, seul, il s'avance, s'assied d'abord devant moi, pose les mains à plat sur le sol et dit : « Père, je te remercie d'avoir pris soin de moi tout au long de ces années. »

Il se relève et se place cette fois devant ma femme : « Mère, je te remercie d'avoir pris soin de moi tout au long de ces années. » Il

s'incline profondément.

Puis il se dirige vers l'abbesse, s'agenouille devant elle et à chaque fois qu'elle lui demande s'il respectera telle ou telle règle, il se redresse à moitié et répond d'une voix forte : « J'obéirai en tout ! »

Pendant que l'abbesse récite un sūtra, il reçoit successivement une étole, une robe, des sous-vêtements, des *tabi*^{25}. Et il quitte momentanément la salle.

Quand il revient, au bout d'un quart d'heure environ, il a le crâne rasé et il est vêtu de blanc. Le passage du collégien en uniforme et cheveux longs au garçon en vêtement blanc et crâne rasé est théâtral, comme au kabuki les changements de décors instantanés. J'ai remarqué que ma femme avait les yeux rouges. Il m'est impossible de nier qu'en voyant mon fils ainsi vêtu de blanc, j'ai eu l'impression qu'il appartenait désormais à un autre monde, hors de notre portée. Cependant, la métamorphose était trop brutale, il me semblait que j'avais plongé dans l'irréel. Les liens entre nous étaient-ils véritablement rompus ? Étaient-ils de si peu de poids ? Suffisait-il de dire « Père, merci pour tout », « Mère, merci pour tout » pour que le passé soit effacé d'un trait ? C'était quoi alors au juste les parents et les enfants ? Mais oui enfin, c'était quoi ? Les liens qui unissent les parents et les enfants n'étaient-ils qu'une illusion ? S'agissait-il d'une idée toute faite, forgée par l'habitude ? Les gens se contentaient-ils donc de tenir le rôle qui de parent, qui d'enfant ?

Tout en écoutant la lecture du sūtra, j'avais l'impression que je me trouvais confronté à une énorme question, comme un kôan démesuré. Je regardais l'abbesse qui semblait totalement absorbée dans sa lecture, avec sa figure de Jizô, où seules les lèvres remuaient, comme un petit être vivant.

J'entendis quelque chose qui ressemblait à *MU, mu...*

Cependant, même après la cérémonie de tonsure, mon fils ne quitta pas la maison pour autant. Nous nous étions mis d'accord pour attendre qu'il soit sorti du collège. Le temple n'aurait su que faire en effet d'un jeune garçon dont il fallait encore trop s'occuper. Nous avons donc la charge de le « garder » à la maison.

Quand mon fils revint à la maison après la cérémonie, il se tint sur le seuil, ce seuil qu'il avait franchi l'avant-veille, dans la posture d'un Fudô^{26}, droit comme un *i*, et il inclina d'un geste vif son crâne rasé

en disant avant de se déchausser pour entrer : « Je vous remercie de bien vouloir vous occuper de moi quelque temps. »

À la maison, personne ne pouvait plus l'appeler comme d'habitude Ryôta. Nous devions lui dire Ryôkai-san.

C'était une recommandation extrêmement stricte de l'abbesse. Quand par mégarde nous disions « Ryôta », mon fils nous reprenait en disant : « Dites Ryôkai, je vous prie. » Il y mettait tout son cœur. Lors de la cérémonie de tonsure, il était si concentré que son regard était fixe. Mais en ce qui nous concerne, nous n'avions pas vraiment réalisé l'événement et nous ne pouvions nous empêcher de laisser échapper « Ryôta » de temps à autre.

En plus, comme la réaction de Ryôkai-san nous amusait, il nous arrivait aussi de faire exprès de nous tromper.

Insensiblement toutefois, une fois que nous fûmes habitués à dire « Ryôkai-san », j'en compris le mystérieux bienfait. En disant « Ryôkai-san », on finit par avoir l'impression qu'on s'adresse à un interlocuteur qui a une personnalité différente de Ryôta. À la différence de ce dernier, Ryôkai-san ne dit jamais : « Qu'est-ce que tu me veux, espèce de... » ou bien « Fiche-moi la paix, imbécile ! », il ne lance pas ses chaussures n'importe où quand il se déchausse, ne jette pas son cartable, ne laisse pas traîner partout son linge sale. Ryôkai-san dit en revenant de l'école : « Me voici de retour ! »

Joint les mains en se mettant à table et dit : « Bon appétit ! »

Lave son linge avant de se coucher et le met à sécher.

De notre côté, quand nous nous adressons à lui en l'appelant Ryôkai-san, nous sentons naître tout naturellement une sorte de respect qui semble se communiquer à l'autre Ryôta.

Néanmoins, à part ce détail, tout se passe comme d'habitude. Allongé devant la télé, la joue contre la main, il continue à regarder le dessin animé *Doraemon*, écoute *Of course* ou *Arabesque* sur sa radiocassette, et quand nous ne sommes pas là, il danse façon disco au rythme de la musique. C'est Rie, sa sœur, qui nous l'a raconté. Quand il apprend ses leçons, il a toujours son casque de walkman sur son crâne rasé.

Chaque fois que je le vois ainsi, je suis saisi d'un doute. N'était-il pas trop tôt pour le laisser entrer dans les ordres ? Mais l'instant d'après, je suis certain du contraire et je me dis que si finalement les choses se passent bien, c'est justement parce qu'il a pris la décision de devenir moine.

C'est quand nous sortons ensemble que je ressens avec force l'impression qu'il est entré au monastère.

Un crâne rasé se remarque partout. De mon côté, je me dis qu'il n'est plus pour longtemps à la maison et je l'emmène en voiture, nous allons de plus en plus fréquemment au restaurant (deux choses que Ryôkai-san adore faire) et son crâne rasé et tout blanc attire les regards partout où nous allons.

— Je suis sûr qu'il s'est tondu parce qu'il a perdu un pari ! Le murmure d'une conversation entre des écoliers est parvenu une fois à mes oreilles.

Le dimanche, quand nous allons à la séance de zazen, il enfile un vêtement de travail noir et laisse pendre par-dessus une étole. Comme il marche à mes côtés et que je suis habillé normalement, cela attire encore plus les regards. Je ne me sens pas à l'aise, j'ai mauvaise conscience comme si je faisais seul, pour moi, quelque chose de bien et que j'imposais à mon fils mille tourments. Pourquoi ce vêtement noir est-il pour moi un symbole de souffrance ? En tout cas, si de mon côté je ressens de la compassion pour mon fils, lui n'a pas l'air de s'en soucier le moins du monde. Jusqu'à présent, quand il sortait, il mettait toujours une chemise de sport qui portait quelque part une marque brodée, avec un pantalon blanc de gros coton, c'était la tenue qu'il préférait. Ce changement est-il dû aussi à son nouveau nom ?

Au collège, les enfants ont une aversion pour le crâne rasé et ils se laissent tous pousser les cheveux. Parmi eux, il y en a également qui répugnent à utiliser leur nom en usage au temple et qui se font appeler Pierre ou Paul. L'un d'eux qui avait appris que mon fils avait de lui-même choisi de renoncer à une vie normale pour devenir moine est allé jusqu'à lui lancer : « Tu es malade ou quoi ? Si tu as tellement envie de passer ta vie dans un temple, tu n'as que le dire, je te filerai volontiers le mien ! » De retour à la maison, Ryôkai-san nous a raconté cette histoire comme si cela l'amusait énormément.

Une fois, lors d'une cérémonie qui se déroulait à l'école, j'ai vu les élèves défiler. Au milieu de toutes les têtes noires, une seule brillait comme un œuf, sautillait de façon touchante. Malgré moi, j'ai eu envie de prononcer son nom : « Ryôkai-san ! »

La situation a fini par se compliquer. En effet, tout ce qui se passait chez nous se transmettait immédiatement au temple.

Nous avons tendance à oublier facilement que Ryôkai-san appartenait désormais au temple. Il faut dire aussi qu'il est d'un naturel bavard et qu'il aime raconter tout. Cette manie ne l'a pas quitté depuis l'époque où il fréquentait son ancien collègue.

— Si je comprends bien, on aime bien prendre les repas en ville chez vous ? Il paraît que vous êtes allés au restaurant hier...

L'abbesse montrait ce visage rieur qui n'appartient qu'à elle.

— Cette fois, vous avez acheté une voiture où tout fonctionne si on appuie sur un bouton ! Vous m'en direz tant !

— Vous avez encore emprunté de l'argent, il me semble ? Les banques prêtent de plus en plus maintenant, les gens empruntent pour acheter, tout le monde s'y laisse prendre ! C'est qu'elles savent y faire, les banques, ce n'est pas plus difficile que ça ! Combien gagnez-vous ? Trois ou quatre cent mille yens, je suppose ? Et vous avez des économies ? Comment, vous n'avez pas d'argent de côté ? Vous touchez un salaire mensuel de quatre cent mille yens et vous n'avez pas d'argent devant vous ? Comment ? Le remboursement du crédit pour le logement est lourd, vous dites ? Ça ne vous a pas empêché d'acheter une voiture ! Vraiment, vous ne savez pas vous y prendre avec l'argent ! Comment voulez-vous devenir bonze à ce train-là ? Enfin, je ne parle pas pour vous, c'est votre affaire, mais Ryôkai-san ne peut pas continuer comme ça ! À votre avis, combien est-ce que j'ai par mois ? Deux cent mille yens ! Vous ne me croyez peut-être pas, mais c'est ainsi, figurez-vous. Il est vrai que certains mois, vingt ou trente mille yens viennent s'ajouter. Eh bien, avec ça, il faut que j'entretienne ce temple de trois mille *tsubô*^{27}. Il n'y a peut-être pas beaucoup d'êtres humains, mais il y a des chiens, des chats, des oiseaux. Je fais appel à quelqu'un pour l'entretien du jardin ; d'ailleurs, tant pour les fleurs que pour l'encens, les habits, pour tout, un bonze revient cher. C'est bien pour ça que je ne dépense rien pour la nourriture. Je me contente de manger ce qu'on veut bien m'apporter. Je ne vous cache pas qu'il m'arrive de soupirer en disant : « Ah, si j'avais cent mille yens de plus ! »

Voilà ce qui explique que lorsque Ryôta est devenu Ryôkai-san, la première chose qu'on lui a apprise, ce n'est ni les sûtras, ni le déroulement des services funèbres, mais bien la manière de tenir le compte de son argent de poche. Noter l'argent reçu, les dépenses, si

minimes soient-elles, et faire vérifier le tout par l'abbesse. Bientôt, quand il logera au temple, les comptes seront effectués tous les soirs, et il n'aura pas l'autorisation de se coucher tant que les calculs ne concorderont pas. Il ne peut même pas s'acheter un jus de fruit en cachette à l'école.

Cependant, s'il fallait réduire à ce point les dépenses pour arriver à joindre les deux bouts, d'où venait tout cet argent qui avait permis de construire plusieurs bâtiments l'un après l'autre et de réaliser les aménagements nécessaires ? Je restais souvent perplexe, allant même jusqu'à trouver ça louche. Le temple étant une organisation juridique, il devait certainement exister deux budgets distincts et les revenus qui provenaient de l'argent versé par les paroissiens pour assurer la place des caveaux de famille étaient soumis au contrôle sévère de l'abbesse. (En réalité, la prospérité du temple et la modestie de la vie de l'abbesse restent pour moi une énigme insoluble quand il m'arrive de considérer l'un sous l'éclairage de l'autre.) Il se trouve des paroissiens pour dire que c'est l'un d'eux, un grand propriétaire terrien, qui a sauvé par la force de la loi le temple en difficulté, au moment où l'abbesse, jeune alors, parcourait le pays pour accomplir sa formation, mais c'est tout au plus une rumeur. Quoi qu'il en soit, depuis quinze ans que je viens régulièrement ici pour le zazen, le temple a radicalement changé d'aspect. Je n'en reviens toujours pas quand je me rappelle le temple délabré où on s'attendait à voir apparaître des renards. Non seulement les séances de zazen ont lieu à présent dans l'édifice principal où brillent des trésors, mais l'abbesse elle-même habite un élégant pavillon qui se dresse avec majesté au sommet de la colline où naguère s'entassaient les Jizô à moitié brisés. Sur le sentier où les jeunes à moto venaient pétarader, six statues flambant neuves de Jizô alignent leurs têtes et leurs bras au complet, sans oublier le farouche gardien Niô^{28} qui se dresse de toute sa stature aux côtés de Kannon^{29}, ainsi que toutes sortes de stèles en pierre. Au printemps, les pétales de cerisier jonchent le sol, la chaleur de l'été se fait plus douce grâce aux épaisses frondaisons. À l'entrée du chemin que tout le monde peut emprunter pour pénétrer dans l'enceinte est suspendue au portail une inscription où est écrit à l'encre vert foncé *Kômyôzan Zenkaiji*, et le bois qu'envahissaient les ronces est devenu le jardin de la prêtresse Gukai où s'épanouit une végétation florissante, toutes les

plantes mystérieuses qu'elle a rapportées de ses courses en forêt fleurissent à profusion ou portent des fruits étranges.

Enfin arriva le jour où Ryôkai-san devait quitter définitivement notre toit.

Nous soumettant aux paroles de l'abbesse qui avait recommandé avec force qu'il vienne sans le moindre bagage, nous n'avons mis dans la voiture que quelques effets et les affaires dont il se servait quotidiennement. Ma femme souhaitait lui faire emporter au moins une literie neuve, mais nous nous sommes rappelé les paroles de l'abbesse : « Un bonze doit être prêt à dormir n'importe où » et nous nous sommes contentés d'échanger son futon avec le mien. Elle n'avait réclamé qu'une seule chose, que nous lui donnions une lampe de travail. Nous avons mis dans son sac le walkman qu'il écoutait toujours en faisant ses devoirs, ainsi qu'une dizaine de cassettes qu'il avait enregistrées à l'occasion, considérant que c'étaient des objets de tous les jours. Pendant que nous faisons les préparatifs, il nous est venu une idée audacieuse, oui, nous allions lui faire emporter sa stéréo ! Par bonheur, l'abbesse aimait la musique. Elle possédait de vieux disques ainsi que des bandes enregistrées de sermons et il lui était arrivé de dire qu'elle serait contente de les écouter un jour. Je l'avais prévenue que Ryôkai-san aimait Bach, en précisant : « Bach, c'est de la musique religieuse, vous savez ! » J'ai donc ajouté un sac qui contenait mes disques de musique classique, mélangés à ses disques de variétés et de rock. J'ignorais quelle musique retentirait dans le temple, mais peut-être bien que l'abbesse croirait que c'était du Bach. Certes, Ryôkai-san adorait la *Toccatà en ré mineur* ainsi que la cantate *Jésus, que ma joie demeure*. Viendrait sans doute le jour où elle lui interdirait d'écouter les groupes de rock ou autres, il n'aurait plus qu'à se contenter d'écouter du Bach. C'était un plaisir d'imaginer la musique de Bach retentissant dans le temple en l'absence de l'abbesse. Après tout, c'est bien une musique destinée à résonner dans un temple.

Seulement voilà. Nous nous sommes heurtés à un obstacle auquel nous n'avions pas songé. Rie s'est opposée farouchement à ce que nous donnions la stéréo à son frère. Ma fille copiait en tout ce qu'il faisait, écoutait de la musique avec un casque sur les oreilles, et elle considérait que la chaîne stéréo était leur bien commun. Elle agaçait

son frère en l'imitant tout le temps, elle se révoltait, animée de la conscience aiguë d'une rivalité entre eux, et elle enrageait de voir ses parents si indulgents à l'égard de son frère et prêts à lui donner sans arrêt toutes sortes de choses.

— Quand ton frère sera entré au temple, il ne pourra pas se faire acheter les choses qu'il aime, tu comprends ! lui ai-je expliqué.

— Eh bien, toi, papa, tu n'auras qu'à lui en acheter une un jour !

— Non, les choses ne peuvent pas se passer ainsi. En s'installant au temple, il devient apprenti bonze, et un novice ne peut pas acheter de stéréo.

— Pourquoi ?

Difficile d'expliquer à une gamine d'une dizaine d'années les tenants et les aboutissants de l'entrée dans les ordres ! Et sous ses yeux, j'ai transporté la stéréo, malgré ses pleurs. Rie s'est mise alors à fouiller dans le sac que Ryôta s'appropriait à emporter, vérifiant s'il ne s'y trouvait pas des cassettes à elle, pour finalement en retirer deux ou trois tout en grommelant des paroles désagréables.

— Maman, merci de t'être occupée de moi si longtemps !

Debout dans l'entrée, c'est ainsi qu'il a dit au revoir à sa mère. Seules ses chaussures de sport blanches étaient à la mode, pour le reste, il avait revêtu sa tunique, passé une étole autour du cou et accroché un sac noir à son épaule.

— Prends bien soin de ta santé !

À peine avait-elle fini de prononcer ces mots qu'elle a disparu dans le fond de la maison.

Je croyais qu'elle viendrait nous regarder partir, mais elle ne s'est pas montrée. J'ai démarré après avoir installé Ryôkai-san à côté de moi. Il n'a pas fait mine de se retourner. Il n'a pas jeté non plus le moindre regard en direction du balcon de notre appartement. Il avait exactement le même air que lorsqu'il allait quelque part avec moi.

Dans la voiture, j'ai répété ce que j'avais dit la veille au soir, quelque chose comme : c'est très important de peiner quand on est jeune, ton père a perdu sa mère quand il avait ton âge... Oui, j'ai quitté le toit paternel pour aller à l'école. On était en guerre avec l'Amérique. Quand la guerre a été finie, je suis parti justement pour cette Amérique et tout en faisant des petits boulots à droite et à gauche, j'ai achevé mes études. Si je ne suis pas arrivé à grand-chose,

malgré tout le mal que je me suis donné, c'est parce que je n'avais pas de but précis, personne pour me guider avec sûreté, c'est parce que je n'avais pas de règle de vie. Je l'ai compris peu à peu, avec l'âge. Mais toi, tu as un but, tu as un maître sévère, tu dois pouvoir mener une vie droite qui repose sur une discipline. C'est le plus grand bonheur qui soit.

Mon fils regardait droit devant lui, je ne pouvais pas savoir s'il m'écoutait ou non. Il est resté un long moment silencieux, sans bouger, puis il m'a demandé brusquement :

— Mais toi, papa, pourquoi tu n'es pas devenu bonze ?

— Eh bien... ai-je commencé.

Une fraction de seconde, j'ai serré si fort le volant que j'ai failli heurter la voiture qui roulait sur la file voisine. J'ai redressé immédiatement avant de dire :

— Les liens n'étaient pas encore suffisamment mûrs. L'influence de l'époque a compté aussi, c'était si différent. Quand j'étais jeune, ce qui comptait le plus, c'était l'Amérique. C'est fini tout ça maintenant ! La question qui passe en priorité à présent, c'est soi-même. N'importe qui commence par penser à lui-même et se comporte en fonction de l'importance qu'il donne au fait d'agir pour son propre compte. Mais en réalité, il y a fort peu de gens qui prennent authentiquement soin d'eux-mêmes. Le zen privilégie ce qui est bien pour l'individu. Le tout est d'arriver à se confronter à soi-même. Se prendre par le bout du nez et regarder en bas, à ses pieds, c'est ça, le zen.

— L'abbesse m'a dit la même chose.

— Dans ma jeunesse, j'avais les yeux tournés en direction de l'Amérique.

La fièvre s'emparait de moi peu à peu.

L'Amérique brillait alors de tous ses feux, dans le monde entier. Je croyais qu'en allant là-bas je découvrirais quelque chose de fondamental. À présent, mes yeux sont dirigés sur moi-même. J'ignore si je me regarde vraiment ou non, en tout cas, une chose est sûre, mes regards sont tournés dans ma propre direction. Vers moi, et aussi vers toi. Toi et moi, nous sommes une seule et même chose. En Amérique aussi, c'était pareil, au fond. Naturellement, j'ai eu beau aller en Amérique, je n'ai rien compris. Mais si je n'y étais pas allé, j'aurais encore moins compris.

— Je pense, papa, que toi et moi, ce n'est pas la même chose.

— Oui, bien sûr. Comprendre que la différence existe, c'est aussi le zen. Je ne suis pas l'autre. Mais je suis aussi l'autre, la vérité se trouve là.

J'avais l'impression de parler comme l'abbesse. Comme la conversation devenait dangereuse au volant, j'ai changé de sujet.

— Dis-moi, est-ce que tu n'as pas beaucoup changé depuis la cérémonie de tonsure ? Car je crois savoir que quand l'abbesse t'avait demandé si tu avais toujours l'intention de devenir bonze, tu avais répondu que tu ne te sentais plus très sûr de toi ?

Mon fils avait-il véritablement nourri de lui-même le désir d'entrer au temple ? Le choix qu'il avait fait le satisfaisait-il ? J'ai fini par poser la question qui me brûlait les lèvres.

— Non, c'est tout pareil.

Il avait répondu d'un ton neutre, sans la moindre fièvre.

— Je n'ai aucune confiance en moi. Mais personne n'est sûr de soi dès le début, tu sais. C'est ce qu'elle m'a expliqué. La confiance en soi, eh bien, il paraît que ça vient petit à petit.

— Elle a raison, c'est exactement ça, oui, ça vient au fur et à mesure qu'on avance.

Les mains agrippées au volant, j'ai acquiescé avec force.

— Elle m'a dit d'accomplir mon apprentissage sans penser à rien. Je dois faire les pratiques, seulement les pratiques, sans penser à rien d'autre, et uniquement pour moi-même.

— Mais oui, c'est exactement ça, le fondement du noviciat. Il te faut ne penser à rien d'autre. Toi, eh bien, tu es toi. Tu ne dois pas penser à ta mère ou à moi. Il suffit que tu deviennes un bonze accompli.

L'émotion me serrait la gorge. Pour effacer le doute qui subsistait, je me suis dit qu'il était inutile désormais de s'appesantir sur les circonstances qui avaient précédé la décision de mon fils. On ne pouvait plus arrêter ce qui était déclenché. Tout se passerait bien.

Je me suis aperçu qu'il avait allumé la radio. La voiture a retenti de musique pop, ses doigts tapaient sur une batterie imaginaire.

Quand nous sommes arrivés au temple, mon fils s'est incliné profondément devant l'abbesse qui nous attendait en buvant une tasse de thé, assise dans le *kotatsu*^{30}.

— Me voici de retour, l'a-t-il saluée.

Elle a vaguement murmuré quelque chose, puis elle s'est contentée de dire en se tournant vers moi :

— Je vous remercie pour tout le mal que vous vous êtes donné jusqu'à ce jour.

Je m'étais fait des illusions sur le changement de nom, persuadé qu'il s'agissait purement et simplement de s'appeler autrement. L'idée ne m'était pas venue que cela revenait à faire de mon fils un enfant adopté. On reçoit un nouveau nom, c'est entendu, mais j'ignorais que c'était à nous de faire des démarches pour ce changement de nom.

J'ai compris pour la première fois la gravité de la chose en apprenant qu'il fallait passer par un tribunal pour être rayé de son état civil d'origine qui est enregistré à la mairie.

— Figure-toi qu'il faut en référer au tribunal pour changer d'état civil !

De retour à la maison, j'ai annoncé la nouvelle à ma femme, l'air de rien.

— Ah bon ?

Elle ne m'a pas donné l'impression que cela la surprenait beaucoup.

— Puisqu'il quitte son état civil, il faut croire que l'abbesse a vraiment l'intention de le prendre sous son aile.

— Tu prends les choses bien calmement !

Les unes après les autres, des tas de choses que nous n'avions pas prévues s'étaient présentées, j'avais l'habitude, mais cette fois, j'ai perçu dans le ton de ma femme une intonation qui m'a fait tressaillir. Depuis le moment où elle avait su que son fils devait changer de nom, en avait-elle vraiment pris son parti en tant que mère, s'attendait-elle à tout ? Le rite de « rupture des liens avec les parents » qui avait été accompli faisait-il qu'elle n'en était plus à s'émouvoir d'un « détail » de plus ?

Dès le début, je n'avais jamais manqué de lui expliquer ce qui se passerait pour notre fils, réclamant toujours son avis, mais elle n'avait jamais protesté, pas une seule fois.

— Dans la plupart des cas, la mère fait opposition, mais... s'était étonnée l'abbesse en hochant la tête, après la cérémonie de tonsure. Ma femme avait rapporté ses paroles à quelqu'un en riant :

— Vous savez, contrairement à ce qu'on pourrait croire, je suis quelqu'un de déterminé !

Le jour où notre fils nous avait dit adieu pour s'installer au temple, elle n'était pas venue l'accompagner et s'était retirée au fond de la maison. De mon côté, j'avais mis cette attitude sur le compte de sa fameuse affirmation selon laquelle elle était « quelqu'un de déterminé », mais quand j'étais rentré, j'avais bien remarqué qu'elle avait les yeux rougis et les paupières gonflées. J'étais stupéfait. Pendant plusieurs jours, les yeux rouges avaient été le lot quotidien, accentuant encore l'atmosphère lugubre qui régnait depuis le départ de notre fils. Moi, j'avais pris le parti de faire celui qui croyait à son caractère décidé, montrant par mon attitude que je considérais son chagrin comme passager. Oui, en un mot, j'avais fait comme si de rien n'était.

— N'oublie jamais que je ne fais que me soumettre à ce que tu décides ! m'a-t-elle dit soudain, debout devant l'évier, en gardant le dos tourné. Et elle a ajouté : C'est pareil pour la question du nom !

— Ne dis pas ça, je t'en prie. Est-ce que nous n'avons pas pris toutes ces décisions d'un commun accord ?

Quelque chose avait provoqué sa colère. Mais je n'avais pas la moindre idée de ce qui avait pu déclencher cette crise à laquelle je ne m'attendais pas. Peut-être la tristesse provoquée par le départ de son fils se révélait-elle plus violente que ce qu'elle avait elle-même imaginé ? J'ai pensé aussi que le fait de ne pas savoir comment chasser cette tristesse mettait ses nerfs à vif.

— Tu fais toujours seul les choses, toujours et toujours ! Tu ne me comprends pas, un point c'est tout !

Ça y est, ça recommence ! ai-je pensé. Comme un circuit électrique mal connecté, le plus léger décalage entre nous, le plus petit malentendu, et c'est parti pour ce genre de discussion.

— Il ne s'agit pas de ça ! La question est de savoir si oui ou non notre fils va être rayé de notre état civil !

— Mais il fallait s'y attendre dès le départ ! C'est maintenant que tu t'en aperçois ? Pourquoi es-tu toujours dans les nuages ? Où as-tu la tête ? C'est tout de même toi qui as pris la décision, que je sache ! Si tu n'étais pas d'accord, tu n'avais qu'à refuser !

— Tu as raison. Mais ne crois pas que j'étais dans les nuages. J'avais simplement oublié que c'était ça, entrer dans les ordres !

Quand ma femme avait prononcé le mot « refuser », tout courage m'avait abandonné. Elle a continué :

— Qu'est-ce que tu as à tergiverser ? Je ne veux pas qu'on se mette à avoir des regrets. Que cet enfant ne porte plus le nom de Kimura n'est pas pour moi un grand désagrément. Notre fils reste notre fils, c'est toi-même qui l'as dit ! D'ailleurs, moi, ce nom de Kimura ne me plaît pas particulièrement ! La nonne qui a parlé avec toi a bien raison. S'il grandit en continuant à s'appeler Kimura, je suis certaine qu'il finira par devenir, comme toi, un coureur de jupons, et tout le monde sera bien embarrassé !

— Que veux-tu dire ? Oui, c'est vrai, dans ma jeunesse, je ne dis pas... Mais c'est quand j'étais en Amérique, voyons ! Qu'est-ce que tu cherches à insinuer ?

— N'oublie pas qu'il atteindra cet âge dans un avenir proche !

— « À partir de quand est-ce que je vais porter le nom de Tamaizumi ? » Oui, c'est la question que Ryôkai me pose sans arrêt. Sur ses nouveaux manuels, il a déjà inscrit « Tamaizumi Ryôkai ». C'est à croire qu'il ne peut plus attendre !

Voilà ce que raconte l'abbesse au cours de la conversation que nous avons après la séance de zazen, arborant son sourire qui a le don de gagner le cœur des gens.

— En effet. Il faut donc songer à faire au plus vite.

C'est ce que je répons, moi qui remets de jour en jour la procédure d'adoption. L'abbesse continue :

— Quand vous arrivez, il vient m'annoncer : « M. Kimura est là. » Quel drôle de garçon ! Il pourrait dire aussi bien : mon père est là ! Mais non ! Il se sent déjà d'humeur Tamaizumi !

Je ne peux me défendre de sentir une sorte de pincement. Mais en même temps, il me semble que c'est une attitude on ne peut plus naturelle. Mon fils ressemble à ses parents, comme eux, il n'éprouve jamais de regret pour rien. Ce trait de caractère est notre salut. En effet, que deviendrions-nous s'il pleurnichait en pensant à nous ?

— Puisqu'il en est ainsi, je vais faire tout mon possible pour activer la procédure, nous déclare la juge en face de qui nous sommes assis, ma femme et moi. La juge qui s'occupe de notre dossier est une petite femme, avec un gilet passé sur les épaules, qui correspond bien à l'image qu'on se fait des dames qui travaillent au tribunal des affaires familiales. J'avais envie de lui dire que rien ne pressait, mais je me suis retenu.

— Vous savez, si on vous a fait venir tous les deux, c'est pour nous assurer qu'il s'agit d'un consentement mutuel. Dans certains cas, il se trouve des gens qui font travailler l'enfant en l'envoyant gagner de l'argent à l'extérieur, et dans les cas extrêmes, il y a même des parents qui se servent de leur enfant comme gage, une sorte d'hypothèque sur leurs dettes ! Les parents comme vous, qui se séparent de leur enfant dans un but louable, sont extrêmement rares !

J'écoutais ce que la juge racontait avec un sentiment d'inquiétude. Il ne faisait pas de doute que cette femme avait eu entre les mains des centaines de cas d'adoption. Elle connaissait la procédure, les rouages aussi. Mais pour moi, c'était une expérience toute nouvelle. À cette idée, je me suis senti envahi de tristesse. Après tout, qui était en mesure d'affirmer que tout se passerait bien ?

Malgré moi, je me suis mis à parler.

— Il se trouve que l'abbesse en question est une personne qui force l'admiration. Si tel n'avait pas été le cas, nous n'aurions certainement jamais été effleurés par cette idée. Il faut vous dire que c'est quelqu'un qui a beaucoup souffert. Sa belle-mère la maltraitait, et après s'être enfuie vers l'âge de dix ans, elle a fait toutes sortes de travaux : bonne d'enfants, apprentie chez un marchand de bois en gros, domestique chez un fabricant de papier, diseuse de bonne aventure, servante-prêtresse dans un sanctuaire shintô, figurante, scénariste, employée de mairie, et j'en passe ! Tout cela pour vous dire qu'elle connaît l'envers du décor. À tel point que même quand il s'agit d'acheter une feuille de papier, elle est capable au premier coup d'œil de distinguer le prix de gros du détail, la qualité du papier. En matière de construction, elle connaît bien mieux que les menuisiers actuels le prix du bois, la qualité du travail de rabot, la pose de la charpente, le revêtement des murs. La macération des feuilles de thé, la préparation des condiments, la manière de faire des cadeaux, la rédaction des cartes de salutation, enfin toutes ces choses qui font partie du code de la vie sociale, elle sait tout, au point que c'en est presque effrayant. Quand on vient la voir et qu'on se met à parler de choses et d'autres sans dire le motif de la visite, elle vous presse de lui dire ce qui vous amène, car elle l'a déjà à peu de choses près deviné. Comment vous dire, elle correspond exactement à l'image que les paroissiens ont conservée du curé d'autrefois qu'on allait consulter dès qu'il se passait quelque chose. Et comme en plus, c'est

une femme, on reste sidéré. Elle a en effet tout d'une nonne, et elle possède en plus ce sixième sens qui n'appartient qu'aux femmes, en un mot elle est exceptionnelle, c'est un monstre pour ainsi dire. Ce doit être terrifiant de l'avoir pour ennemie, mais si on la compte au nombre de ses amis, c'est un solide réconfort ! Vous ne trouvez pas ?

J'ai regardé la juge. Je pensais qu'elle trouverait quelque chose à dire pour m'encourager.

Elle s'est contentée de me demander tranquillement :

— Quel âge a-t-elle ?

— Je ne sais pas au juste. Dans les soixante-cinq ans, je suppose.

— Est-elle robuste ?

— Vous voulez parler de son état de santé ?

J'avais tressailli.

— Eh bien, elle n'est pas très solide. Elle a subi une opération du foie. Disons qu'on a l'impression qu'elle vit pour moitié à force de force spirituelle. En ce qui me concerne, j'ose espérer que sa santé tiendra jusqu'à ce que mon fils ait achevé sa formation.

— Les personnes qui ont fait l'expérience de pratiques très dures au cours de leur jeunesse se retrouvent souvent en panne passé un certain âge. A-t-elle de la famille ?

— Il semble qu'il lui reste un parent dans la région de Hokuriku, mais entre-temps elle a changé de nom, et puis, vous savez aussi qu'elle s'est enfuie de la maison paternelle depuis de si longues années...

— Si je comprends bien, votre fils devient en fait son seul parent ?

— En effet.

J'ai tressailli à nouveau.

— Je pense qu'il vaut mieux que vous réfléchissiez à la chose. L'avez-vous déjà prise en considération ?

— Vous voulez dire, concrètement ?

— Eh bien, une adoption stipule le devoir de subvenir aux besoins. Je me retins de dire que je voyais où elle voulait en venir.

— Quant à cette question, j'y ai songé.

— C'est une question d'importance, vous savez. Ainsi l'autre jour, c'était aussi un cas d'adoption par un temple, eh bien, le vrai père a tué le supérieur, sous prétexte que l'engagement n'avait pas été respecté. Bien sûr, c'est un cas extrême, mais le révérend avait caché qu'il était malade et apparemment, c'est l'un des facteurs principaux

qui ont conduit à l'acte. Déjà qu'on ne sait pas ce qui peut arriver dans le cas des personnes en bonne santé, alors là...

— Vous avez raison. Mais l'abbesse en question est le numéro un de l'ascèse. Elle serait plutôt du genre à ordonner de rester en méditation même si les parents sont en train de mourir.

— Vous savez, je tiens seulement à ce que vous sachiez que ce genre de choses peut se produire.

La juge souriait.

Quelque temps après le changement d'état civil, l'abbesse m'a annoncé :

— Je vous préviens que je ne le laisserai pas retourner chez vous pendant trois ans. Il doit se débarrasser de toutes les impuretés du monde séculier qui imprègnent son corps. Vous l'avez beaucoup gâté, n'est-ce pas, ces derniers temps ? Au bout de trois ans, nous aviserons. Car enfin, il est possible qu'il faille prolonger.

De retour à la maison, quand j'ai mis ma femme au courant, elle a soupiré en disant :

— Il n'y a plus rien à faire. Même dans trois ans, elle ne nous le rendra pas, j'en suis sûre. Qui avait dit qu'il rentrerait tous les samedis ? Tu parles ! En fait de samedi, même au jour de l'an, ce sera non ! Moi qui avais projeté de l'emmener dans une station thermale ! Il adore les eaux chaudes, cet enfant ! Toutes les choses qui sont un plaisir pour moi disparaissent les unes après les autres ! Plus je t'écoute me raconter ce qui se passe, plus j'ai l'impression que tout est en train de tourner au bizarre ! Toi au moins, tu as la chance de pouvoir le voir le dimanche !

— Mais si tu veux le voir, rien ne t'empêche d'aller au temple, toi aussi ! Au moment des fêtes du Bon par exemple, ou encore pour la cérémonie des offrandes aux tombes abandonnées ! Il y a toutes sortes de possibilités, plusieurs fois par an !

— Ce n'est pas parce que j'ai envie de voir mon fils que je vais tout d'un coup aller le voir ! Je ne veux pas qu'on me considère comme une mère faible, très peu pour moi !

Le bureau et la chaise qu'elle avait conservés pour qu'il puisse s'en servir quand il serait de retour à la maison furent donnés à Rie, et elle rangea dans un placard livres, stylos, gommes et trombones, ainsi que les objets qui ornaient sa chambre.

À table, elle parlait de moins en moins, et quand elle faisait la vaisselle ou mettait le linge à sécher, elle fredonnait.

De temps en temps, il lui arrivait de s'appuyer au balcon et de rester ainsi, le regard rivé sur le chemin qui mène à la gare.

C'est ce chemin qu'empruntait notre fils pour aller au collège. Il s'éloignait à bicyclette, remettant parfois d'une main sa casquette qui glissait sur son crâne rasé, sa silhouette apparaissait et disparaissait à travers les grands arbres avant de s'estomper bientôt quand il bifurquait à gauche pour dévaler la pente.

Je m'approche, elle continue de fredonner tout bas. C'est *Jésus, que ma joie demeure* que Ryôta aime tant et qu'il jouait d'un doigt au piano. Depuis qu'il est parti, le disque reste enfermé dans sa pochette et quand il m'est arrivé l'autre fois de tenter de le passer, elle m'a demandé de l'arrêter.

En silence, je me place à côté d'elle contre le mur.

Elle ne tourne pas la tête et continue à regarder au loin. Au bout d'un moment, elle dit :

— Je m'attends presque à voir surgir Ryôta à travers les arbres. Son crâne tout blanc et lisse comme un œuf se rapproche en sautillant !

Elle ne dit plus « Ryôkai-san ». Si je dis « Ryôkai-san », elle me reprend obstinément : « Ryôta ».

Pendant les repas : « Si Ryôta était là, il battrait des mains en criant "ouais !" », dit-elle en mettant sur la table des hamburgers, son plat préféré.

De mon côté, je songe que c'était vraiment un gosse adorable. Lui qui ne pouvait pas s'empêcher de montrer ses sentiments, quel bonze va-t-il donc devenir ? Moine pour moine, il m'arrive de me demander s'il ne lui conviendrait pas mieux d'être un *chabôzu*^{31} ! Lui qui aime tant faire des plaisanteries !

— Aujourd'hui à l'école, j'ai bouffé un hamburger ! Offert par le prof encore !

— Tu t'es fait inviter, oui ! Ce n'est pas bien de faire des choses comme ça ! reproche ma femme qui a pris son histoire au sérieux.

— Mais non, ce n'est pas vrai, voyons ! et il éclate de rire.

De la même manière, il mystifiait souvent sa sœur qui se piquait au jeu, mais quand elle comprenait que son frère s'était moqué d'elle, elle lui lançait des coussins ou des poupées, tout ce qui lui tombait sous la main.

Ryôta ne s'occupait de Rie que pour la taquiner, mais elle, de son côté, épiait tous les faits et gestes de son frère et passait son temps à l'imiter. Elle faisait les mêmes dessins, écoutait la même musique, regardait les mêmes émissions de télévision. L'amour fonctionnait à sens unique, il venait toujours de Rie. Ils se chipaient leurs crayons de couleur, échangeaient leurs cassettes, bavardaient sans fin, et quand je les voyais assis épaule contre épaule devant la télé ou la stéréo, je me sentais rassuré, me disant qu'il étaient bien malgré tout frère et sœur.

Depuis qu'elle a perdu son compagnon, Rie ne sait plus que faire. Sans émulation à présent, elle semble toute triste. Quand je lui dis :

— Mais enfin, c'était toujours toi la perdante, non ?

— Peut-être, mais n'empêche, c'était bien mieux quand il était là !
réplique-t-elle.

L'air morne de ma fille me pesait considérablement.

Encore un élément que je n'avais pas évalué à sa juste valeur ! Toutes mes pensées avaient été dirigées vers Ryôta, je n'avais pas prévu les répercussions que son départ aurait sur les autres membres de la famille, bref, j'avais agi à la légère. Plus encore que son frère, Rie éprouvait un amour profond à l'égard des gens et des animaux. Au point que c'était même à se demander si elle n'était pas davantage faite que Ryôta pour la vie religieuse. J'ai été saisi d'angoisse à l'idée qu'en contrepartie la profondeur de ses sentiments, que j'avais minimisée, risquait de rendre le traumatisme dont elle était victime infiniment plus grave que prévu.

J'ai fini par devenir une sorte de tuyau qui transmettait à la famille quand nous nous trouvions réunis à table les informations que j'avais recueillies le dimanche au sujet de Ryôkai-san.

Ces nouvelles m'étaient données par l'abbesse ou par la femme qui venait aider, je ne les recevais pas directement de l'intéressé. L'abbesse m'avait interdit de lui parler directement, affirmant que « les parents sont l'obstacle principal aux exercices ». Je pensais qu'il n'en était pas autrement. Ce qui ne m'empêchait pas de profiter d'un moment d'inattention pour m'approcher et lui donner quelque chose qu'il aimait ou de l'argent de poche.

Mais l'abbesse a déclaré : « Dorénavant, vous ne devrez sous aucun prétexte lui remettre de l'argent de poche. Le temple se charge

de lui fournir tout ce qui lui est nécessaire. Ici, c'est comme dans une entreprise, chacun touche un salaire. Moi aussi, je reçois tous les mois vingt mille yens. Dans quelque temps, Ryôkai aussi aura droit à une certaine somme. Par conséquent, je vous en prie, ne lui donnez rien par-ci par-là en cachette. Si vous voulez lui donner quelque chose, vous n'avez qu'à m'en parler. Mais il ne faut sous aucun prétexte que cela passe par vous. »

C'est ainsi que tout contact direct est devenu impossible. Je suis obligé de me contenter de le voir à distance, qu'il soit à table, en train de nettoyer ou de méditer. Pendant les repas qui sont pris en commun, nous sommes placés à chaque extrémité de la table, avec l'abbesse au milieu. J'ai l'impression de me trouver ailleurs qu'au Japon, dans un pays où le système est différent et le régime sévère. Quand il nous arrive de nous croiser pendant une activité quelconque, par exemple quand nous débarrassons la table, je lui glisse à la va-vite : « Est-ce que ça va ? Tu es en forme ? » L'air tendu, il me répond : « Oui, oui » et il roule les yeux de tous côtés.

Il m'est difficile d'exprimer ce que je ressens dans ces moments. Comment dire, je n'ai pas l'impression de me trouver en face de mon fils, ce qui m'irrite et m'attriste à la fois. Je songe au comportement qui était le sien quand il était encore à la maison, quand il faisait l'idiot, avec son air espiègle dont il m'est impossible de retrouver ici la moindre trace. Comment réussit-il à s'arranger pour donner libre cours à ses facéties ? Je m'inquiète en me demandant combien de temps il pourra supporter cette tension.

Quand ma femme prépare un plat qu'il aime tout particulièrement, je sais qu'elle aimerait bien lui porter, mais je l'en dissuade, disant que cela ne servirait qu'à « réveiller le chat qui dort ». Si on voulait lui en faire manger, il faudrait que ce soit au temple, oui, j'en conviens, mais on ne peut tout de même pas apporter des restes ! Quant à acheter exprès pour lui la viande qu'il aime, est-ce que ce ne serait pas de la provocation ?

Les étrennes que ses grands-parents ont l'habitude de lui donner chaque année ont été également refusées.

Je me suis entendu dire :

— Quand vous leur rendrez l'argent, recommandez-leur bien de ne jamais recommencer !

Bien entendu, j'aurais pu transmettre le message mot pour mot, mais comment retirer à quelqu'un les étrennes qu'on lui a données ?

Et si on les mettait de côté ? J'ai donc fait ouvrir un compte bancaire au nom de mon fils, mais quand aurai-je le droit d'en faire bénéficier l'intéressé ?

Naguère, l'abbesse m'avait recommandé de tout supporter même si cela pouvait paraître cruel à mes yeux. Je comprends à présent que cette cruauté n'avait pas pour objet mon fils lui-même mais bien nous, ses parents.

Les vrais parents ne peuvent pas approcher Ryôkai-san, mais il en a d'autres, il faut dire ! En fait, il a trois pères maintenant. Il paraît qu'on nomme *bodai oya* le nouveau père, c'est-à-dire quelque chose comme « père selon le Bouddha ».

— Après avoir mûrement réfléchi, j'ai décidé de confier ce rôle au représentant des paroissiens, m'a déclaré un jour l'abbesse.

Le délégué des paroissiens est le directeur d'un supermarché situé à côté de la gare. Sa femme a failli mourir du tétanos et pendant sa maladie, tous les matins avant de se rendre à son travail, il venait au temple après s'être aspergé d'eau froide. Un matin, je l'ai aperçu par hasard incliné devant le sanctuaire principal, qui pleurait les mains jointes en suppliant Amida Nyôraï. Par miracle, sa femme a été sauvée.

C'est lui aussi qui, au cours de la collation qui a suivi la cérémonie de tonsure de Ryôkai-san, a levé son verre et dit d'une voix tremblante d'émotion : « À présent, il n'y a plus de crainte à avoir, le temple est sauvé ! » Et il m'a serré la main avec chaleur.

L'abbesse a ajouté :

— Je reconnais qu'il a la larme facile, mais il n'y a pas plus croyant que lui.

Ce « père » en question a pour rôle d'écouter ce que le novice ne peut pas dire au supérieur, il doit lui porter conseil, et s'il arrive malheur au supérieur, c'est lui qui est chargé d'assumer le rôle des parents, à ce qu'il paraît.

L'abbesse a dit encore :

— Dans un cas extrême, les vrais parents ne sont d'aucune utilité !

Ce qui revenait à dire que même si elle venait à disparaître, nous, les vrais parents, nous n'avions aucun rôle à jouer.

— Vous le comprenez, je suppose, mais si un garçon peut se rebeller contre ses parents, en revanche, il n'ira jamais leur

demander conseil. Sauf bien entendu s'il est très jeune, ou si c'est un enfant particulièrement dépendant...

Ce parrain apporte à Ryôkai-san toutes sortes de choses, ce qui réjouit l'abbesse.

Il demande :

— Qu'est-ce que je pourrais bien lui apporter la prochaine fois ?

— Voyons... Je ne lui ai pas fait manger de viande depuis quelque temps, alors apportez-lui-en, s'il vous plaît !

— Vous pouvez compter sur moi !

Et le père de mon fils arrive la fois suivante avec une montagne de viande à *sukiyaki*^{32} qu'il n'a eu qu'à prendre dans son magasin. Il vient même accompagné de sa femme et de ses enfants, et il grille lui-même les lamelles de bœuf sous le cerisier planté à l'entrée de l'édifice principal.

À l'époque du Bon, à la fin de l'année aussi, il vient les bras chargés de chemises et de linge de corps en disant : « Pour Ryôkai-san ! »

— C'est curieux, à moi, il n'apporte rien du tout, mais à Ryôkai-san, par contre ! fait remarquer l'abbesse d'un air nullement mécontent.

L'abbesse aime entretenir tout le monde de Ryôkai-san.

D'ailleurs, de façon générale, elle aime parler des gens, bavarder de la pluie et du beau temps. Je pense que c'est le seul point sur lequel elle a de la peine à se dépouiller de son sexe. Quant à moi, c'est grâce à cette manie que je peux entendre parler de mon fils et me faire une idée de son évolution. En particulier, pour tout ce qui se passe au collège, je ne peux m'en rapporter qu'à elle seule. Sans oublier la personne qui aide au ménage et vient sur le pas de la porte de service me chuchoter des choses à l'oreille.

Je demande à l'abbesse :

— A-t-il obtenu des résultats satisfaisants cette fois ?

Elle prend sur-le-champ une mine renfrognée.

— Qu'avez-vous à vous tracasser pour ces vétilles ? Sa moyenne a augmenté, elle a baissé, dix points^{33} en plus, cinq points en moins... Si on commence à s'inquiéter de ce genre de choses, on n'en finit pas ! Le classement, les notes, ce n'est pas important ! J'ai prévenu Ryôkai : tout ce que je lui demande, c'est d'avoir la moyenne, juste la

moyenne. Je n'aime pas trop d'ailleurs que les résultats scolaires soient bons. Excusez-moi de vous dire ça à vous qui êtes un homme de science, mais parmi tous vos intellectuels, il n'y en a pas un pour racheter l'autre ! Ils sont tous à pinailler sur des détails, ils n'ont pas pour deux sous d'envergure ! En ne faisant que réfléchir, on n'avance pas d'un pas. Lui aussi, cet enfant, il a de qui tenir avec son tempérament pointilleux et nerveux. Il faut absolument corriger cette tendance. Je ne lui demande pas, moi, combien il a eu à chaque fois !

Moyennant quoi, les résultats de Ryôkai-san sont allés en s'améliorant, jusqu'à devenir excellents.

Cependant, espérer examiner le carnet de notes revient à ce qu'on appelle dans les kôans « tenter de s'emparer d'un grelot d'or sous les yeux d'un lion ». La femme de ménage me chuchote à l'oreille :

— Cette fois, il était onzième au classement. Il a avancé de trois places. L'anglais était bon, mais deux matières n'allaient pas du tout, les mathématiques et la cuisine. En religion, il a le maximum.

— Cette fois, il est huitième. Il a encore gagné trois places. Savez-vous qu'il a obtenu huit points de plus en maths ? Il fait vraiment tous ses efforts, cet enfant !

Voilà ce qu'elle m'apprend, au risque de se faire donner par l'abbesse un coup de bâton à l'épaule si celle-ci s'apercevait qu'elle me raconte tout.

Je ne peux m'empêcher de comparer ces résultats avec ceux qu'il obtenait dans son ancienne école où il était toujours au mieux avant-dernier. Le changement est spectaculaire. L'abbesse a beau prétendre qu'elle ne se préoccupe pas des notes, ça ne l'a pas empêchée de recommander à Ryôkai de faire des efforts en mathématiques et en calligraphie. En effet, ces deux matières sont indispensables à la gestion du temple. C'est aussi à cette fin qu'elle lui fait scrupuleusement tenir les comptes de son argent de poche. Quant à la calligraphie, elle se révèle utile quand il faut rédiger les tablettes en bois destinées aux tombes. Mon fils est gaucher et il serait plus juste de dire tout de suite que son écriture ressemble à des allumettes tordues. Il semble qu'il n'a pas été facile de redresser son écriture. Lui-même n'avait pas songé un seul instant à cette difficulté, mais dès que l'abbesse lui a dit un mot, il s'est inscrit immédiatement dans la classe de calligraphie, où il s'est appliqué à utiliser sa main droite. Il a fait de tels progrès qu'il en est arrivé à

participer à des expositions, et ce, non seulement dans le cadre du collège mais même à l'extérieur. Il a même remporté un prix ! Décidément, le pouvoir de l'abbesse est rien de moins qu'effrayant...

C'est en bavardant avec elle autour d'une tasse de thé que j'ai appris cette histoire. J'ai eu beau lui demander de quel genre de prix il s'agissait, elle s'est obstinée à détourner la conversation, avant de finir par m'apprendre :

— Vous savez, ce n'est jamais qu'un prix qui est décerné par le temple-siège. De toute façon, il est préférable ne pas remporter trop de prix, car l'intéressé finit par se prendre pour un phénix. J'aimerais mieux qu'il fasse des progrès en mathématiques, il ne connaît même pas les rudiments !

— J'avais les maths en horreur, il doit tenir de moi !

— Le professeur d'anglais est, comme vous, très fort en anglais. Ça ne l'empêche pas d'ignorer tout des bases ! Je me demande vraiment comment vous vous y prenez, vous, les parents ! Il se contente d'apprendre par cœur, alors évidemment, il obtient la moyenne, mais ça s'arrête là. Seulement, en mathématiques, ça ne suffit pas d'apprendre par cœur ! Si l'application ne marche pas, c'est que ça ne va pas. Cet enfant manque de souplesse. En cela, il vous ressemble bien. Quand il se met à faire une chose, il oublie totalement le reste. Vraiment, les chiens ne font pas des chats ! Cela dit, c'est une excellente chose de se donner tout entier. C'est encore un enfant, mais il promet et je suis persuadée qu'il fera des progrès très rapides. Peu importe l'anglais, qui n'est pas essentiel. Je préfère qu'il se consacre aux mathématiques. L'autre jour, il a obtenu 98 en anglais. Comme je ne disais rien, il m'a demandé pourquoi je ne le félicitais pas. Je l'ai traité d'idiot. « Crois-tu que l'anglais soit nécessaire à un bonze ? Aurais-tu par hasard l'intention d'aller discourir à l'étranger sur le zen ? Oui, je sais, les bonzes de ce genre, ça existe, mais moi, je ne veux pas de ça ! L'anglais est inutile pour pratiquer les exercices spirituels et apprendre à conserver la maîtrise de soi ! »

De son côté, mon fils avait bien reçu le message, et quand son professeur l'a encouragé à s'inscrire dans un cours spécial d'anglais, il a refusé tout net. Le collège en effet fait porter tous ses efforts sur l'enseignement de l'anglais et des mathématiques pour améliorer le pourcentage de réussite aux examens d'admission dans les lycées de haut niveau, et les élèves considèrent comme un honneur d'être admis dans ce cours spécial.

— « Mon maître m'a dit qu'il était suffisant que j'obtienne juste la moyenne, alors ! » C'est de cette manière qu'il a expliqué son refus ! Vous vous rendez compte ! Il paraît que le professeur a arboré une expression indéfinissable ! Et l'abbesse est partie à rire.

Le professeur avait également encouragé mon fils à être délégué de classe, mais ce dernier a refusé pour la même raison.

— Pourquoi donc n'avons-nous pas le droit de voir son classement ? a demandé ma femme. Ça n'a rien à voir avec le fait de lui apporter quelque chose ou de lui donner de l'argent de poche ! Il n'y a que nous qui regarderions ! Depuis quand les parents ne sont-ils pas autorisés à connaître les résultats de leur enfant ?

— Mais justement ! Nous ne sommes plus ses parents !

Les mots étaient sortis de ma bouche, et j'ai moi-même été stupéfait de leur poids après les avoir prononcés.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je l'ai mis au monde, moi, cet enfant ! Oui, et dans la douleur même, figure-toi ! Jamais je n'oublierai. Évidemment, *l'autre*, elle ne peut pas comprendre ! »

C'était la première fois que ma femme parlait de l'abbesse en disant *l'autre*.

— Il ne s'agit pas de ça. Ryôta est à présent entré dans les ordres. Ce n'est pas à l'enseignement de ses parents qu'il doit obéir, mais à celui du Bouddha.

— Dis plutôt à l'enseignement de l'abbesse, oui ! Mais ça, je le sais aussi bien que toi ! Quand le rituel de la tonsure a eu lieu, j'ai bien compris qu'il suivrait une voie différente de nous. C'est pour cette raison que je me suis contentée de veiller sur lui de loin, sans rien dire. J'ai fait tout mon possible pour ne pas lui être un obstacle et je suis fermement décidée à poursuivre dans cette voie. Mais où est le mal à vouloir savoir ce qu'il fait ? Qu'est-ce que ça peut bien faire, regarder son carnet ? Ce n'est pas un secret, que je sache ! Pourquoi faudrait-il que seuls les parents ne soient pas tenus au courant ?

Je ne trouvais rien à répondre à ma femme. Le seul fait d'être *les parents* supprimait-il la qualité de savoir ? De fait, c'est ainsi que raisonnait l'abbesse apparemment. C'était « le point faible des parents ». Mais alors, s'il en était ainsi, n'étions-nous pas traités comme des moins que rien ? Les questions auxquelles pense l'abbesse, nous y pensons nous aussi ! Sinon, qui accepterait sans

rechigner de retirer son nom à son propre enfant pour lui donner celui d'un étranger ? Nous nous en remettons à vous pour tout, c'est une chose entendue ! En contrepartie, n'est-ce pas la moindre des choses que de nous tenir au courant de l'évolution des événements, même à l'insu de l'intéressé ? Nous ne changerions pas d'attitude pour autant ! Simplement, c'est trop nous demander de considérer la situation comme si nous n'étions pas concernés. Impossible de changer ce sentiment. Il en sera probablement ainsi jusqu'à la mort. Même en renonçant à tous nos espoirs en tant que parents, ce sentiment subsistera. Dans ces conditions, comment était-il possible de continuer à parler du « point faible des parents » ?

Au fait, et l'abbesse après tout ? Pouvait-on affirmer qu'elle était exempte de toute faiblesse humaine ? Dans sa façon d'aimer Ryôkai et de veiller sur lui, n'entre-t-il aucune sorte de sentiment parental ? N'est-ce pas justement parce que nous le ressentons ainsi que nous éprouvons une reconnaissance telle que nous avons envie de remercier le Ciel ? Loin de nous l'idée d'être jaloux, de souffrir ou encore d'être animés de sentiments vulgaires et superficiels ! N'importe quels parents se réjouiraient de voir qu'on traite leur enfant avec tendresse ! Pourquoi donc ne comprend-elle pas nos sentiments ?

Sa volonté de faire de Ryôkai son successeur est, à n'en pas douter, en rapport étroit avec son vœu le plus cher, qui est de redonner au temple la prospérité qu'il a connue jadis. Dans le désordre de la réforme de la propriété et de la réorganisation des terres qui a suivi la guerre, non seulement elle avait réussi à préserver trois mille *tsubo* de terrain, reconstruit l'édifice principal qui avait un toit de chaume et était comme une cabane, ainsi que le presbytère, avec un toit en cuivre recouvert de tuiles, de sorte qu'ils étaient devenus d'imposantes bâtisses, mais elle avait fait construire un bâtiment destiné à accueillir les visiteurs, un autre réservé au personnel, jusqu'à une bibliothèque qui renfermait les textes sacrés ; dans l'enceinte, on avait aménagé un jardin^{34} sec et chaque saison voyait sans discontinuer les fleurs s'épanouir. Si l'abbesse était née, non pas à notre époque de décadence mais à l'époque Kamakura par exemple, il est probable qu'elle serait devenue responsable de tout un ensemble monastique avec ses sept^{35} bâtiments au grand complet. Ainsi donc l'édifice principal était achevé, l'enceinte aménagée, la chose indispensable qu'il restait à trouver était *le successeur*. Il ne

fait pas de doute que l'apparition de Ryôkai venait à point nommé couronner l'entreprise de l'abbesse. Peu importe, le mal ne se trouvait pas là. Ni ma femme ni moi n'avions d'objection à formuler. L'abbesse parlerait sûrement de « loi supérieure ». D'accord, mais n'y avait-il là vraiment rien du ressort de sa volonté à elle ? Quel rapport y avait-il entre l'entreprise audacieuse de l'abbesse et son idéal ? Pourquoi les « sept bâtiments » ? Les pratiques de Ryôkai n'étaient-elles pas finalement destinées à le rendre maître du temple en vue de sa prospérité ? Bref, tout cela ne servait-il pas tout bonnement les intentions cachées de l'abbesse ? « Posséder, faire prospérer ». Si encore il s'agissait de cela, passe encore, mais si elle s'était trompée sur le compte de notre fils, s'il n'avait pas l'envergure nécessaire, dans quel marasme douteux cela finirait-il, cette gestion des trois mille *tsubo* du temple ?

Alors que je me montais tout seul la tête, ma femme a lancé :

— Je parie que quand tu te trouves en présence de l'abbesse, tu ne peux rien lui dire ! Je me trompe ? Oui, c'est ça, j'en suis sûre.

— Lui dire, lui dire quoi ?

— Mais lui demander ce que fait cet enfant ! C'est tout ! En vrai, tu ne demandes rien de précis, non ? D'ailleurs, ce qu'on nous a dit jusqu'à présent et ce qui se passe en réalité, c'est différent du tout au tout. Par exemple, qu'il rentrerait le samedi, qu'il aurait un congé au moins une fois par an, enfin, c'est ce que je m'étais dit. Mais qu'on refuse de nous tenir au courant de ses résultats scolaires, alors ça ! Tu ne le savais pas depuis le début ?

— Tu t'en prends à moi, mais c'est la première fois que je fais une expérience comme celle-là !

— Veux-tu que je te répète ce que tout le monde dit ?

Ma femme me toisa avant de continuer :

— Je veux parler de mes amis. Rien que des gens que tu connais. Ils disent tous sans exception que nous sommes des poires, aussi bien toi que moi, et qu'on se sert de nous, un point c'est tout !

— Je dois reconnaître que nous ne sommes pas sans pouvoir donner cette impression, qu'on a l'air de se moquer du monde.

— Il paraît que tous les temples sont confrontés à de graves problèmes, faute de successeur. En province, les journaux publient même des petites annonces pour dire que tel ou tel temple est non seulement prêt à donner une fille en mariage au garçon qui accepterait de venir, mais qu'il s'offre à prendre en charge ses frais

d'étude ! Les gens sont stupéfaits quand ils apprennent que non contents de donner notre fils à un temple, nous acceptons qu'on ne le laisse pas rentrer une seule fois à la maison pendant trois ans !

— C'est Ryôta qui l'a voulu.

Malgré moi, j'avais dit « Ryôta ».

— Es-tu en mesure d'affirmer que c'est bien ce qu'il souhaite ?

J'ai gardé le silence.

— La prochaine fois, j'aimerais lui poser la question. C'est que je ne sais rien, moi. C'est toi qui as discuté avec la nonne après tout, et avant même que j'aie eu le temps de m'en apercevoir, Ryôta avait disparu de mon champ de vision ! Voilà comment je ressens les choses, si tu veux savoir.

— Tout de même, c'est bien lui qui a commencé à en parler. Je me souviens encore du regard décidé qu'il avait. Il ne me viendrait pas à l'idée de mettre en doute le sérieux de sa vocation. Entre-temps, il a sûrement connu des hésitations, mais son désir de devenir moine n'a jamais faibli. Si on avait laissé les choses en l'état, à force il l'aurait peut-être oublié. Mais aurions-nous mieux fait d'agir ainsi ? Nul ne peut le savoir. Non, moi je suis convaincu que son désir ne se serait jamais éteint. Il aurait gardé comme une démangeaison dans le fond de son cœur et je suis persuadé qu'une fois adulte, il aurait traîné tout au long de sa vie ce regret de ne pas être devenu moine au moment où il le souhaitait. Mais il aurait été trop tard. Parmi ceux qui viennent aux séances de zazen, j'en connais plusieurs dans ce cas. Ils ont été adoptés quand ils étaient jeunes et n'ont pas pu suivre la voie qui les attirait, il y a aussi ceux qui attendent que leur fils soit émancipé, et dès que la possibilité s'offre à eux, ils délaissent les affaires familiales et s'efforcent d'entrer dans un temple envers et contre tout. C'est vrai que dans un sens, il n'est jamais trop tard, on peut commencer à tout âge, mais tant qu'à faire, le plus tôt est le mieux. Pour les kôans par exemple, il faut bien en étudier deux ou trois cents pour devenir un moine accompli, ce qui revient à dire qu'il faut entrer dans cet autre monde entre dix et vingt ans.

— C'est quand on écoute toutes ces histoires plus ou moins embrouillées qu'on en arrive à se sentir convaincu. Je finis toujours par être obligée de me soumettre à ce que tu veux. C'est bien pour ça qu'il faut absolument que tu sois solide, tu ne dois pas te laisser démonter. On ne peut pas accepter de rester comme ça, sans rien

savoir de ce que fait Ryôta. Si l'abesse ne dit rien de son côté, qu'est-ce que tu attends pour interroger directement Ryôta ?

Elle me regardait droit dans les yeux sans ciller.

— Ne va pas me dire qu'on t'a interdit de lui parler, au moins ?

— Qu'est-ce que tu vas imaginer ?

J'ai voulu répondre en riant, mais j'ai senti mes joues se crispier dans un rire qui sonnait faux.

La première fois que ma femme eut l'occasion de voir mon fils depuis son départ de la maison, ce fut lors de la fête annuelle de l'école. C'est la femme de ménage qui nous en avait communiqué la date.

Mon fils était devenu lycéen mais il continuait à fréquenter le même établissement. Du temps où il était encore collégien, nous n'avions jamais manqué d'assister à cette fête annuelle, et le fait que cette habitude se perpétue avait sans doute contribué à alléger le cœur de ma femme. Ce jour-là, nous avons quitté la maison tous les trois, emmenant notre fille avec nous. Ne le voyant pas dans la salle de classe, nous avons interrogé un de ses condisciples qui nous a répondu que nous le trouverions dans la salle de méditation. Des peintures bouddhiques et des calligraphies y étaient exposées et il paraît que c'est à Ryôta qu'on en avait confié la responsabilité.

Quand nous sommes arrivés devant le bâtiment, la porte était ouverte et nous l'avons vu en train de parler avec un homme au crâne rasé qui portait une cravate. Il se tenait dans le fond de la salle, debout devant le mur qui était couvert de kakémonos. Ma femme s'est arrêtée, comme si elle ne voulait pas pénétrer dans la salle. On aurait pu croire qu'elle se tenait à l'entrée d'une exposition de trésors nationaux où un permis spécial était exigé pour visiter.

— Qu'est-ce que tu attends ? Dépêchons-nous d'entrer ! Allez, venez !

Pressés par Rie qui s'impatientait, nous avons fini par entrer timidement.

Ryôta s'est aperçu de notre présence et tout en continuant à parler, de l'air de dire « Tiens ! », il a fait un léger signe de tête, sans que son expression change de façon notable. De temps en temps, il hochait la tête, comme pour manifester son accord avec ce que lui disait son interlocuteur.

Nous avons arpenté la salle en regardant les choses exposées, et même ma femme, qui pourtant n'éprouve pas le moindre intérêt ni

pour les peintures bouddhiques ni pour les calligraphies, avait pris une expression empreinte de ferveur.

— Qu'est-ce qu'on attend pour aller le rejoindre ?

Rie a tenté à plusieurs reprises de tirer sa mère par la main, mais celle-ci se contentait de répondre calmement :

— Tu vois bien que ton frère est en conversation.

Enfin, mon fils a salué le jeune professeur d'un geste bref, et il a disparu.

— Il est parti ! a annoncé Rie à sa mère.

— Oh ! Puis elle a dit, l'air vaguement soulagé : C'est bien ce que je pensais, il doit avoir beaucoup à faire !

— Tu ne penses pas plutôt qu'il n'a pas envie de nous voir ? a demandé ma fille sur un ton indigné. Il pourrait au moins venir nous dire bonjour, non ?

— C'est vrai, tu as raison.

Ma femme faisait peine à voir.

— Tu crois que nous ne l'intéressons pas ?

— C'est un garçon, tu sais. Et un fils ne pense pas à ses parents autant qu'ils se l'imaginent ! D'ailleurs, nous serions plutôt embarrassés s'il s'inquiétait de nous. Moi, je comprends ça très bien, pour la bonne raison que j'étais pareil ! ai-je dit pour consoler ma femme. Mais elle s'est détournée sans un mot.

La seconde occasion se présenta au moment du Bon, lors des prières que l'on récite à la mémoire des morts abandonnés.

La fête des morts ayant lieu chaque année, nous n'avions eu aucune réticence à nous y rendre, ne faisant en somme que nous conformer à l'habitude.

Au linteau qui ceignait l'édifice principal se trouvaient suspendues quarante-neuf banderoles de couleur verte, jaune, rouge, blanche et violette portant les noms de tous les bouddhas et bodhisattvas et ceux des grands ateliers d'art bouddhique de jadis, et on avait dressé contre les deux piliers de l'entrée deux bambous bien verts au feuillage touffu. On était au plus chaud de l'été, et le vent qui pénétrait dans la salle dont on avait laissé les portes battantes agitait les banderoles et faisait bruire les jeunes feuilles de bambou. L'ombre du sanctuaire, l'espace d'un instant, frémissait parfois du

bruissement rafraîchissant des banderoles aux couleurs resplendissantes que frôlaient les feuilles.

La cérémonie a débuté par la lecture d'un sūtra. L'abbesse, tout enveloppée d'une robe pourpre sur laquelle pendait une étole brodée de fils d'or qui laissait à peine dépasser le cou, psalmodiait le texte d'un ton sec. Son assistant était Ryôkai-san. Assis de côté, dissimulé par l'autel, il frappe le gong en cadence et agite une clochette. Enveloppé dans sa tunique de moine, il a un visage tendu, et je remarque que ma femme a les yeux rouges, elle presse de temps en temps son mouchoir. À côté d'elle, Rie se tortille par moments.

— Maman, il ne sait pas très bien s'y prendre avec le gong, dis ! Elle regarde sa mère. Celle-ci, perdue dans ses pensées, n'est pas en mesure de lui répondre.

Moi aussi, j'ai remarqué depuis un moment que mon fils avait une manière bizarre de battre la mesure. Tantôt fort, tantôt faible, avec des intervalles trop longs. J'ai d'abord pensé que c'était naturel de la part d'un novice. En même temps, il me semblait que ce n'était pas la seule explication. Et j'ai fini par comprendre : il frappait sur le gong exactement comme lorsqu'il jouait à la batterie du temps où il était membre de l'orchestre de son école. Un sourire m'est alors venu aux lèvres.

Quand la lecture du sūtra a été terminée, l'abbesse a pris place sur un siège incrusté d'or et d'argent. Il était haut et plutôt qu'elle ne s'y est juchée, il vaudrait mieux dire qu'elle a sauté dessus d'un bond léger. Puis elle a commencé à expliquer le sens de cette cérémonie annuelle dont on dit qu'elle trouve son origine chez Mokuren^{36}, l'un des dix disciples du Bouddha, pour qui le plus important était la puissance surnaturelle et qui voulait absolument sauver sa mère aux prises avec les tortures de la faim dans l'enfer bouddhique.

Ma femme m'a chuchoté :

— Si je comprends bien, il y a des bonzes qui s'inquiètent de leur mère, même quand ils ont renoncé à tout !

J'ai continué à fixer en silence l'abbesse qui épongeait la sueur de son front avec une serviette. Dans son vêtement d'apparat, elle devait étouffer.

Elle a l'art de parler sans supercherie, possède une manière savoureuse de faire rebondir le sujet, mais quand il lui arrive de s'éloigner du thème qu'elle s'est fixé, elle a grand-peine à y revenir.

Chaque année, son sermon diffère légèrement. Cette fois, elle a enchaîné sur la profondeur du péché féminin.

— Toute femme porte à la naissance le poids de sept péchés. Pour être sauvée, il lui faut donc faire de terribles efforts. La mère de Mokuren était dévorée de convoitise, c'est la raison pour laquelle elle est allée en enfer. Mais elle n'est pas la seule à avoir été précipitée dans l'enfer de la privation. Vous aussi, vous tous que voilà, qui sait quand vous y tomberez ? Que dis-je, peut-être même que vous y êtes déjà plongés ?

Et elle promène son regard sur l'assistance, en majorité composée de femmes d'âge mûr et de personnes âgées. L'une d'elles, qui semble souffrir d'un œdème, a allongé les jambes et n'arrête pas de bavarder avec sa voisine.

— Le Bouddha a dit qu'au cours d'une seule journée, l'homme passe par six^{37} états. Savez-vous ce que c'est, ces six mondes qu'il traverse ? L'enfer, la faim, le passage intermédiaire entre l'animal et l'enfer, le purgatoire, le monde humain, le Ciel. L'homme va de l'un à l'autre, dans un mouvement circulaire. Dans la même journée, il descend plusieurs fois aux enfers, connaît la faim, se transforme en bête. Ce n'est pas simplement parce qu'on fait le mal qu'on est précipité en enfer. Douter de quelqu'un, éprouver de l'envie, nourrir des fantasmes, se mettre en colère... Oui, tous, vous deviendrez des affamés, vous serez précipités en enfer en fonction de vos démérites ! Dis donc, toi, la marchande de tôfu !

La voix de l'abbesse gronde en direction de la vieille commère :

— Voulez-vous bien vous tenir tranquilles toutes les deux ! Si vous voulez jacasser, sortez ! Vous entendez ? Mais je vous préviens, bavarder à tort et à travers revient à violer le précepte qui interdit le mensonge. Voilà encore un magnifique chemin pour aller tout droit aux enfers !

La vieille marchande de fromage de soja, qui est un peu sourde, se penche à l'oreille de sa voisine et demande :

— Qu'est-ce qu'elle vient de dire ?

L'abbesse reprend son sermon :

— Le cœur de l'homme est impur, en proie à l'agitation, tel un cheval qui rue, tel un singe qui trépigne. Oui, le cœur humain est sous l'emprise de désirs de toutes sortes, difficiles à dominer, et ce qu'on vient de penser à l'instant se modifie sur-le-champ. Que chacun interroge honnêtement sa conscience. Eh bien, est-ce que ça

ne change pas tout le temps ? Et tout spécialement, les femmes. C'est pour cette raison qu'elles ne sont pas faites pour la pratique de l'austérité. En plus, elles tentent de le dissimuler. Sachez que j'ai le don de percevoir à jour les sentiments d'autrui. Je ne le mets plus souvent en œuvre à présent, mais autrefois, il m'arrivait souvent de saisir les intentions des gens, de deviner leurs pensées. Des femmes venaient me voir par exemple et me racontaient qu'en chemin elles avaient parlé de ceci ou de cela. Je savais immédiatement que c'était faux, et je répliquais : « Ne mentez pas ! Voilà ce que vous avez dit ! » Elles criaient de surprise : « Comment avez-vous deviné ? » Quant à moi, je trouvais ça de plus en plus ennuyeux et j'ai décidé d'arrêter. Mais si moi, j'ai cessé, le Bouddha, lui, continue de tout savoir. Quant à vous, n'oubliez jamais qu'il est toujours présent. Bon, eh bien, je m'arrêterai ici pour aujourd'hui.

Ensuite, on a aligné plusieurs tables pliantes longues et étroites sur lesquelles on a disposé les plats que les femmes avaient cuisinés depuis le matin, ainsi qu'une montagne de fruits. Le marchand de fruits et légumes, le marchand de fromage de soja, le patron du restaurant de nouilles, tous comptent au nombre des paroissiens. Ceci expliquant la profusion des victuailles et la fraîcheur des produits.

Ryôkai-san a relevé ses manches qu'il a retenues à l'aide d'un cordon, et il s'affaire d'une table à l'autre. Ce sont les femmes qui apportent les plats, mais c'est à lui qu'on demande où se trouvent les choses, pourquoi tel plat n'arrive pas... Il n'a pas le temps de croiser les bras. Je dois reconnaître qu'il a du succès : de tous côtés, on le réclame, on lui demande de venir s'asseoir et de manger de compagnie.

Quant à nous, nous sommes tous les trois assis à une table au bout et nous nous contentons de l'observer tout en activant nos baguettes.

Vers la fin du repas, Rie qui a terminé avant nous est allée jouer et on m'appelle d'une table de l'autre côté : « Monsieur Kimura ! Monsieur Kimura ! » Je me penche pour voir qui s'adresse à moi et j'aperçois le délégué des paroissiens, M. Ota, le patron du supermarché, le père de Ryôkai-san, qui me fait signe.

— Ne restez pas comme ça dans votre coin ! Venez vous asseoir ici. Ryôkai-san aussi est là, parlez un petit peu avec lui !

Un moment plus tôt, Ota-san l'a fait asseoir à côté de lui et il a mangé en souriant ce qu'on lui offrait. Sans doute M. Ota a-t-il eu

des scrupules à l'accaparer en présence des « vrais parents ». Toujours est-il qu'il vient vers nous en sautillant, à moitié courbé par politesse.

— Qu'avez-vous à vous gêner de la sorte ? Venez donc vous joindre à nous. Savez-vous que Ryôkai-san a fait des progrès considérables ? On peut être sûr à présent qu'il fera un excellent bonze. Et je suis fier de lui, vous pouvez me croire. C'est exactement l'opposé de mon propre fils, qui est un bon à rien ! D'ailleurs, je n'arrête pas de lui conseiller d'en prendre de la graine ! Vraiment, j'aurais tendance à le considérer comme mon propre enfant ! Et vous savez, je considère comme un honneur qu'on ait fait appel à moi. Ça aussi, c'est un bienfait d'Amida. Allons, viens ! Enfin, est-ce que ce ne sont pas tes vrais parents ? Qu'est-ce que tu as à te montrer réservé comme ça ?

— Voulez-vous bien ne pas parler à tort et à travers !

La voix de l'abbesse a retenti à toute volée derrière M. Ota. Elle était en conversation avec la femme d'un paroissien à quelque distance de nous, mais elle ne quittait pas des yeux Ryôkai-san, observant ses moindres gestes. Il est vrai que M. Ota parlait d'une voix forte.

— Laissez donc ce garçon tranquille. Qu'est-ce qui vous prend de faire des politesses ? Vous êtes son père, ne l'oubliez pas ! Les parents de Ryôkai, c'est vous et moi, un point c'est tout !

L'espace d'un instant, Ota-san sembla flotter sans savoir quelle contenance prendre et, d'un air confus, grimaçant un sourire, il bredouilla : « Bon, eh bien, puisque... Alors, à plus tard... » et autres choses qui ne voulaient rien dire, puis il retourna à sa place, si courbé qu'il rasait presque le sol.

J'ai avalé une gorgée de thé qui m'a paru insipide et je me suis tourné vers ma femme pour lui dire :

— On s'en va ?

Mais elle, sans répondre, a jeté un regard circulaire avant de me demander :

— Où est donc passée Rie ?

À ce moment précis, nous avons vu ma fille, l'air tout joyeux, qui revenait vers nous en brandissant une sorte de morceau de bois noir.

— Où donc étais-tu ? Tu cherchais les toilettes ? a demandé ma femme qui semblait rassurée.

— Je suis allée inspecter la chambre de mon frère. Il y avait la stéréo, et tout et tout !

— Petite idiote ! Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

Sans s'émouvoir, elle a répliqué :

— Écoute, cette stéréo était aussi à moi, après tout ! Et elle a ajouté, l'air maussade : Regarde plutôt ! Cette cassette est à moi. Je l'ai cherchée partout, j'étais sûre qu'il l'avait prise !

Et elle agitait sous mon nez ce que j'avais pris tout à l'heure pour un bout de bois.

— Tu en as du toupet d'apporter ça ici !

— Mais puisqu'elle est à moi ! D'ailleurs, je vais lui dire.

— Ne fais pas ça, tu n'as pas besoin de lui en parler.

— Je trouve qu'elle a raison, il vaut mieux le prévenir.

Ma femme prenait le parti de sa fille.

— Il aura une impression désagréable s'il s'aperçoit que quelque chose a disparu en son absence.

— C'est bien possible, mais tout de même...

J'ai jeté un coup d'œil en direction de l'abbesse.

Elle prêtait une oreille distraite à ce que lui disait un paroissien.

Ma femme a éclaté :

— Pourquoi est-ce qu'il ne faudrait pas le prévenir ? Aie plutôt le courage de dire que Rie n'a même pas le droit d'aller librement trouver son frère pour lui dire quelque chose ! Qu'est-ce que ça peut bien faire, qu'elle lui dise un mot ? Tu crois peut-être qu'il va attraper des microbes ? C'est à croire que nous sommes contaminés, atteints du typhus, ou quelque chose de ce genre ! C'est ça, la récompense pour l'avoir mis au monde ? Ça la punition, pour avoir fait don de notre enfant ?

Rie, stupéfaite de l'agressivité soudaine de sa mère, restait plantée en face d'elle sans pouvoir faire un mouvement. Ma femme a continué :

— Va, ma fille, va trouver ton frère et préviens-le que tu reprends ta cassette !

Rie s'est faufilée à travers les tables encore chargées de plats et elle est allée se planter devant son frère.

Debout, elle a lui tendu la cassette en disant quelque chose.

Ryôkai-san s'est redressé à moitié, le bras tendu pour s'emparer de l'objet que sa sœur agitait devant lui.

Rie a crié :

— Elle est à moi !

— Non ! C'est moi qui l'ai enregistrée, pas plus tard que l'autre jour ! Je me suis servi d'une vieille cassette, c'est tout.

— Tu en as, du culot ! Effacer une cassette qui est à moi ! Tu n'as pas honte ?

Ainsi donc, Ryôkai-san n'avait pas les moyens de s'acheter une cassette neuve !

— Qu'est-ce qui vous prend, tous les deux ? La voix de l'abbesse a grondé. Où vous croyez-vous ? Ce n'est pas un endroit pour se chamailler ici ! Où avez-vous la tête ?

Ryôkai-san a tenté d'expliquer à l'abbesse que Rie voulait emporter la cassette sur laquelle il avait enregistré à la radio une émission musicale.

— Eh bien, donne-la-lui ! La voix a grondé à nouveau. Donne-lui donc tout ce qu'elle veut ! Depuis quand un moine a-t-il besoin de s'attacher à des choses pareilles ? La musique pour un bonze, c'est la récitation des sûtras. Tu n'as donc pas entendu ce que j'ai dit tout à l'heure ?

Tout pâle, Ryôkai-san s'est rassis. Nous, nous avons fourré les cadeaux, boulettes de riz et fruits, dans un sac en plastique et nous nous sommes levés. Parvenus au bâtiment principal, alors que nous nous apprêtions à franchir le seuil après nous être inclinés, l'abbesse nous a rejoints.

— J'ai deux mots à vous dire à vous aussi. Écoutez-moi bien. Je comprends vos sentiments à l'égard de Ryôkai, mais vous devez savoir que cela constitue pour lui un immense obstacle. L'amour des parents est l'obstacle le plus difficile à surmonter au cours de la formation. Pourquoi ? Parce que pour celui qui commence à avancer sur le chemin de l'austérité, les sentiments filiaux sont presque impossibles à arracher. Or je ne veux pas que cet enfant devienne comme vous un adepte de la demi-mesure. Si cette expression ne vous convient pas, je peux la remplacer par inconstant, oui, celui dont le cœur ne trouve jamais l'apaisement.

« Jadis, il y avait à la tête d'un temple un moine qui s'appelait Tôzan Ryôkai^{38}. Animé d'une profonde piété filiale, il ne manquait jamais de porter à ses vieux parents restés au village toutes sortes d'offrandes que le temple recevait des fidèles. Il n'allait jamais les voir, mais ses parents venaient au temple pour écouter ses sermons. Mais voilà qu'un jour le père mourut. Restée seule, la mère se

présenta au temple, avec un baluchon sur le dos qui contenait toutes ses affaires, dans l'intention de passer le restant de ses jours auprès de son fils. Mais celui-ci déclara sans ambages que c'était impossible. Elle ne comprenait pas, il tenta alors de lui expliquer son refus, mais elle s'entêtait. À la fin, le supérieur appela un serviteur qui mit dehors la mère avec son baluchon. Elle supplia tant et plus, mais le portail resta fermé. La mère repartit dans les larmes. Par la suite, elle tenta à plusieurs reprises de voir son fils, mais Tôzan Ryôkai ne céda jamais. Comprenez-vous ? Le sacerdoce, c'est une chose aride à ce point. Je vous prie de méditer sur le sens de cette histoire.

De retour à la maison, j'ai dit à ma femme dès que nous avons été seuls :

— Si notre fils devient un moine accompli, que pouvons-nous demander de plus ? Peu importe ce qu'il advient de nous, après tout !

— J'en ai pris mon parti. Cet enfant ne reviendra pas à la maison, plus jamais. Il ne me reste que Rie. Elle au moins, ne me l'enlève pas ! Depuis que je suis avec toi, toutes mes joies disparaissent une à une.

— Qu'est-ce que tu racontes ? D'abord, pourquoi parles-tu de prendre et d'enlever ? Je ne t'ai rien enlevé du tout ! Nous avons tout décidé d'un commun accord, enfin ! Non, je devrais dire plutôt que tout s'est passé comme cela devait être. C'est l'impression que j'ai. Parlons de destin, si tu aimes mieux. Nous ne pouvions pas discerner rationnellement comment les choses évolueraient. Pour commencer, c'est bien une force mystérieuse, non, qui a fait que j'emmène ce garçon au temple avec moi ? D'ailleurs, ce n'est pas moi qui voulais l'emmener, c'est toi qui me l'as demandé, au moment où il te donnait du fil à retordre !

— N'importe quoi !

Ma femme a élevé la voix.

— Tu essaies toujours de mettre la faute sur le compte de l'autre ! C'est ton plus grand défaut. Tu parles de destin, d'heureux hasard, que sais-je, mais n'oublie pas que c'est toi qui as été le moteur principal ! Tu es injuste, un peu plus, et tu vas m'accuser d'avoir voulu me débarrasser de cet enfant ! Tu ne te rends pas compte que c'est la seule chose à ne pas dire ? Tu es incapable de lire dans mon cœur. Quand Ryôta a quitté la maison, rappelle-toi, j'ai passé toutes

mes journées dans la tristesse, mais toi, tu n'as pas trouvé le moyen de dire un seul mot pour me consoler ! Rie, elle, s'en est aperçue, elle me répétait : « Maman, je t'en prie, ne pleure pas ! » Toi, rien, pas un mot ! Ça ne m'étonnerait pas que tu ne te sois rendu compte de rien. Si ça se trouve, tu restes persuadé que c'est moi que Ryôta gênait, tellement que j'ai fini par le chasser de la maison !

— Mais non, voyons, tu n'y es pas du tout. Je me disais seulement qu'avec le temps, tu comprendrais.

(De mon côté, c'est maintenant que je me rendais compte qu'il aurait fallu lui parler à ce moment-là !)

— C'est bien de toi ! Toi seul, tu comprends toujours tout au moment voulu, et les autres, eh bien, un jour ou l'autre, ils finiront bien par comprendre, avec un peu de chance, c'est ça ? Mais d'ailleurs, comprendre, qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? Je me le demande !

— L'importance de la formation. Comprendre que toutes les difficultés s'aplaniront si cet enfant réussit à devenir un moine, un vrai, grâce à la pratique des austérités. Comprendre que le seul problème se trouve là !

— Tu as tout le temps à la bouche ce mot de « formation » ! Pratique par-ci, pratique par-là ! Mais qu'as-tu donc à vouloir ainsi « former » cet enfant ? Tu sembles considérer qu'il est né uniquement pour cette formation, mais la vérité ne serait-elle pas que *c'est toi qui veux* qu'il accomplisse cette formation dont tu as plein la bouche ? Peut-être que lui-même se serait contenté de jouer de la batterie dans la petite formation de son école ? Et c'est toi qui l'as obligé à taper sur le gong d'un temple ! En un mot, c'est toi qui aurais dû accomplir cette fameuse formation, oui, toi, et pas cet enfant ! Je me trompe ?

Est-ce là ce qu'il est convenu d'appeler l'intuition féminine ? Abasourdi, j'ai considéré ma femme qui avait l'air passablement montée.

— Un jour, je lui dirai tout, à cet enfant ! Que c'est son père qui avait le plus besoin sur la terre entière de « pratique » ! Quelle audace, tout de même ! Toi, de ton côté, tu ne te privas pas de t'amuser, mais par contre, tu exiges de ton fils qu'il devienne un ascète ! On aura tout vu !

— Mais ça aussi, c'est une pratique qui sert à la formation ! Quand j'ai bourlingué à l'étranger dans ma jeunesse, figure-toi, c'était pour

me former. Il n'y a rien en ce monde qui ne soit une « pratique ». J'ai fini par le comprendre en étudiant le zen. Marcher, manger, se tenir debout, s'asseoir, tout ce qui nous entoure est en fait *shugyô*^{39}.

Je me suis brusquement interrompu. Je ne l'ai pas dit à ma femme, mais j'avais touché du doigt un point sensible. Je venais en effet de m'apercevoir que ce que j'étais en train d'expliquer à ma femme, je l'avais dit vingt ans plus tôt comme une blague aux deux jeunes Américains que j'avais rencontrés dans la rue à New York. La différence, c'est que cette fois, je ne plaisantais pas.

— Même quand je m'amusais, je me donnais tout entier. Je ne savais pas d'ailleurs si j'avais du plaisir ou si je souffrais, mais il m'était impossible de me comporter autrement. Encore à présent, c'est la même chose. Sur terre, il y a des gens qui agissent en tout sans se poser de question, sans se demander s'ils le font par jeu ou si c'est pour de bon. Mais moi, je ne connaissais pas le mode d'emploi. Sans oublier que je n'avais personne pour me guider. Sur ce point, Ryôkai-san, lui...

— Tu n'as pas le droit de mettre tout sur le dos d'un « maître spirituel ». Dès que quelque chose est au-dessus de tes compétences, tu cherches à t'en débarrasser en en rejetant la responsabilité sur un autre, ou bien tu mets ça sur le compte du destin... C'est pour ça que l'abbesse t'accuse de demi-mesure !

Ma femme avait l'air de se remémorer la scène, et elle a eu un rire étouffé. J'ai eu l'impression qu'elle se détendait un peu. Elle a repris :

— Moi aussi, tu sais, je serais heureuse que Ryôta réussisse à devenir un moine parfait. Loin de moi l'idée de passer toute ma vie collée à lui jusqu'à la mort, comme la mère de je ne sais plus quel bonze que l'abbesse a évoquée. Elle a l'air de s'imaginer que toutes les mères sont sur le même modèle ! Je ne suis pas du genre, moi, à vouloir voir mon fils pour un oui ou pour un non.

Elle avait retrouvé son calme.

— Seulement moi, je ne nourris pas de rêve, contrairement à toi. Mes rêves... J'en ai tant vu se briser... Sans cesse, depuis que nous sommes mariés ! Cet enfant n'est plus à nous, à quoi cela sert-il d'entretenir des rêves à son sujet ? Qu'il devienne un modèle de bonze ou qu'il veuille repartir à zéro, je n'ai nulle objection, dans un cas comme dans l'autre. Mais si ce moment vient un jour, je veux pouvoir lui venir en aide, c'est tout. Le désir de faire de lui un bonze éminent ne m'obsède pas le moins du monde.

— Je ne suis pas d'accord avec toi. Il faut avoir un rêve au contraire ! Sinon, à quoi rimerait cette souffrance que nous éprouvons tous les quatre ? Un rêve, ce n'est pas seulement vouloir devenir cosmonaute ou souhaiter faire tourner les tables, qu'est-ce que tu crois, c'est quelque chose qui n'est pas forcément éloigné de la réalité. Un rêve, c'est comme une extension de la réalité. C'est se demander si demain on réussira ce qu'on a manqué aujourd'hui ! Rêver, c'est espérer que l'homme s'améliore petit à petit !

— Peut-être, mais qui sait ce que l'avenir réserve ? Pour ma part, mon expérience se limite à constater que ma vie n'a jamais revêtu la forme que j'avais imaginée. C'est pour cette raison que j'ai décidé de ne plus penser à l'avenir. À plus forte raison, s'agissant de l'avenir de mon fils. D'ailleurs, sait-on seulement ce qu'il adviendra du temple ? Et l'abbesse elle-même, déjà âgée et pas en très bonne santé, hein ? Que se passera-t-il si elle vient à mourir ? Il faudra que cet enfant s'occupe des affaires du temple, et il n'aura plus le loisir alors de s'inquiéter de sa fameuse « formation » ! Pour commencer, comment veux-tu qu'il puisse tout seul venir à bout de la gestion du temple, c'est bien trop vaste ! Si l'abbesse a réussi à en faire ce qu'il est devenu, c'est justement parce que c'est elle ! Ce pauvre enfant n'aura plus tôt pris la succession qu'on se précipitera pour morceler le terrain, qui sera vendu en parcelles, tu ne crois pas ?

Le dimanche suivant, alors que je m'apprêtais à partir après la séance de zazen, l'abbesse vint me rejoindre et me tendit un sac en plastique qui me disait quelque chose :

— Vous l'avez oublié en partant l'autre jour !

C'était le sac où nous avions fourré les petits cadeaux, boulettes de riz et pêches. Après la semonce de l'abbesse, nous étions dans un tel trouble que nous n'y avons plus pensé. J'ai remarqué qu'il était plus gonflé que l'autre jour.

— J'ai ajouté quelques restes, expliqua-t-elle. Il faisait si chaud l'autre jour ! J'étais énervée moi aussi, et je me suis montrée trop rude. Mais n'allez pas imaginer que ce que j'ai dit n'était pas la vérité. Avez-vous médité sur l'histoire de Tôzan Ryôkai ? Vous n'avez qu'à considérer que c'était un kôan. Sachez qu'il n'y a rien en ce monde qui ne puisse devenir kôan. Les tourments que l'enfant inflige à ses parents sont un kôan. Et vous, vous devriez être heureux de vous

trouver confronté à ce kôan énorme que constitue le problème de votre fils !

— Je sais.

Tout en m'efforçant d'adopter le même ton qu'elle, j'ai fait une tentative.

— Je suis capable de comprendre que mon fils est un être destiné à entrer dans un monde différent, et je suis bien décidé à ne plus désormais me laisser aller à l'oublier. La seule chose qui nous importe, à ma femme et à moi, c'est qu'il puisse accomplir de façon satisfaisante sa formation. Le contraire serait vraiment dommage. Bref, nous commençons à nous inquiéter du sens de notre « sacrifice », si c'est pour qu'il se contente d'être votre assistant lors des cérémonies du temple ou encore de s'occuper des paroissiens.

J'avais prononcé les derniers mots avec force.

— Je vois.

Fugitivement, une expression sévère se peignit sûr le visage de l'abbesse. Puis elle parla sans s'interrompre :

— Je comprends parfaitement ce que vous pensez. Tout ce que vous pouvez avoir envie de me dire, je le devine immédiatement. Pour la bonne raison que ce sont aux mêmes choses que je pense, infiniment plus que vous. Vous vous imaginez que la gestion de ce temple est une question primordiale à mes yeux. Et vous êtes inquiet à l'idée que je veuille imposer cette tâche à Ryôkai, l'empêchant ainsi de mener à bien ses pratiques d'austérité. Écoutez-moi bien : gérer les affaires du temple, veiller sur les paroissiens, c'est pour un bonze une tâche essentielle, qui fait également partie de la formation. L'ascèse n'a pas de raison d'être si on oublie le monde. Pratiquer l'austérité en passant tout l'hiver sans chauffage assis à méditer dans une caverne au fond d'une montagne ? Une telle ascèse conduit à un zen figé. Vous pouvez me comprendre, je suppose ? Si je donne tant d'importance à la gestion du temple, ce n'est pas dans le but de vivre dans l'opulence. Si tel avait été mon désir, il y a beau temps que j'aurais fait construire un parking et ouvert un jardin d'enfants ! Je suis venue m'installer ici uniquement pour obéir à mon maître spirituel, c'est parce qu'il m'a commandé de transformer le temple à l'abandon en un endroit admirable. Non, d'ailleurs, ce ne sont pas seulement les paroles de mon supérieur qui m'ont décidée. La première raison est que j'ai voulu le faire pour Amida-sama. Que le

temple connaisse la prospérité, c'est une preuve du rayonnement d'Amida. Rien ne peut se faire sans son aide et sa protection.

« Mais, croyez-moi, le temple, c'est une chose matérielle finalement, une bâtisse. À vous, je peux le dire. C'est un secret que je n'ai jamais dévoilé à personne jusqu'à ce jour. Dans quelque temps, j'ai l'intention de m'en aller, je quitterai le temple. Bien sûr, ce ne sera pas avant que Ryôkai ait terminé ses études et achevé son noviciat. Je redeviendrai un bonze itinérant. Enfin, c'est ce que je souhaite, mais comme j'ai pris de l'âge entre-temps, je ne pense pas être en mesure de pratiquer beaucoup l'ascétisme, mais j'espère finir par dénicher dans une campagne reculée un petit ermitage où je pourrai terminer mes jours. J'ai toujours souhaité passer toute ma vie dans l'austérité, jusqu'à ce que mon maître place le temple sous ma responsabilité. Et mon vœu le plus cher est de mourir comme une mendiante.

« Il en est de même pour Ryôkai. Je n'ai nullement l'intention de lui imposer la direction du temple. Simplement, avoir un temple est pour un moine une grande sécurité, et c'est commode sous bien des aspects. Mais si le temple devenait pour lui un obstacle à l'accomplissement de l'ascèse, il lui suffirait de l'abandonner et de partir. C'est mon intention de le lui dire en temps voulu. S'il en vient à pratiquer l'ascétisme jusqu'à être prêt à en mourir, le temple constituera alors un obstacle. Il lui restera à faire comme il l'entendra.

J'ai baissé la tête.

— Cependant... L'abbesse prit un tout autre ton. Tout relève de la superficialité de l'homme, et ce n'est peut-être qu'un calcul stupide. L'absence de calcul est en fin de compte la meilleure évaluation. Il suffit de s'en remettre pour tout à Amida-sama.

Lui serait-il accordé, comme elle le souhaitait, de retourner à son état de bonze itinérant ? Se mouvoir allait lui devenir de plus en plus difficile, et comme elle était déjà malade, elle aurait besoin de soins. Croyait-elle fermement pouvoir revenir à l'état auquel elle aspirait, ou bien ne faisait-elle que m'annoncer sa résolution ?

Néanmoins, le doute s'insinua dans le fond de mon cœur.

— La question est-elle de dépasser le moi, de parvenir à l'anéantissement ?

— Oui. Mais ne vous y trompez pas, il ne s'agit pas du néant, du vide, ou encore d'une sorte de vacuité, que sais-je. C'est le *mu* de

Jôshû. C'est le *mu* de sa réponse à la question de savoir si un chiot aussi a une nature de Bouddha. C'est le *mu* dans le sens du dépassement de la dualité de l'être-non-être, en toutes choses.

Parvenu à hauteur du portail, j'ai aperçu Ryôkai-san qui achevait le nettoyage du jardin qu'il n'avait pas eu le temps de terminer ce matin-là. Pour se protéger du soleil de l'été, il portait une serviette en bandeau sur le front, ses mollets maigres et tout blancs dépassaient de son vêtement de travail usagé, il avait les pieds nus dans une paire de vieilles sandales de paille tressée. La tension se lisait sur son visage tandis qu'il faisait aller et venir son balai de bambou. Quand quelqu'un passait près de lui ou se mettait à courir, il gardait le même air. C'était aussi une règle parmi les adeptes du zazen, et je ne m'en étonnai pas. Mais je fus ému l'espace d'un instant et je m'arrêtai.

Au bout de mon bras se balançait un sac en papier qui enveloppait des cassettes neuves. Ce matin, je les avais fourrées dedans après avoir longtemps hésité. Depuis que Rie lui avait repris sa cassette, je me doutais qu'il n'avait pas de quoi s'en acheter d'autres. J'ignorais si l'occasion me serait donnée de les lui remettre, mais je me disais qu'après tout, il me suffirait de repartir avec le sac, ce n'était pas plus difficile que ça. Pendant que je discutais avec l'abbesse, les cassettes m'étaient complètement sorties de l'esprit, et voilà que l'occasion se présentait, là, devant mes yeux.

J'ai jeté un regard derrière moi. L'édifice principal, dont le portail clos était visible à travers les branches de pin, avait retrouvé un calme profond qui semblait protéger le lourd secret dans la lumière de l'après-midi.

— Ryôkai-san ! Je l'ai appelé d'un ton grave.

— Oui ?

Il a tourné vers moi un visage interrogateur et son regard est allé aussitôt vers le sanctuaire.

— C'est pour toi. Et je lui ai tendu les cassettes que j'avais sorties du sac en papier. Tu n'en as plus, je suppose ?

Ryôkai-san s'est arrêté de balayer et a posé les yeux sur la cellophane qui enveloppait les cassettes, dont les signes graphiques modernes brillaient dans le soleil. Un instant, il a eu l'air ébloui, mais

il a détourné immédiatement les yeux qu'il a posés à nouveau sur moi en disant :

— Je n'en ai pas besoin.

Quelque chose me disait qu'il réagirait de cette façon. À présent, je savais que mon intuition était juste. Mais je ne me sentais pas le courage de les reprendre et je ne les ai pas remises tout de suite dans le sac. Il m'a demandé :

— L'abbesse ne t'a rien dit ?

— Non... Quoi, par exemple ?

— Ce jour-là, je veux dire le jour de la tonsure, je suis resté assis dans le sanctuaire, comme elle m'avait ordonné de le faire. Elle est restée avec moi. Nous n'avons pas dîné, nous sommes simplement restés assis jusqu'au matin.

— Toute la nuit ? L'abbesse aussi ?

— Oui. Elle ne m'a pas adressé la parole, pas un seul mot, mais j'ai eu le sentiment que je comprenais. Quand je suis en méditation, j'entends sa voix, à l'intérieur de moi, partout.

— Ah bon ?

J'ai remis les cassettes dans le sac d'emballage.

— Je crois que jusqu'ici je n'ai pas montré assez d'ardeur, j'ai manqué de sérieux. Je n'avais pas vraiment conscience que c'était réellement moi qui avais voulu devenir moine. Il me semble qu'il y avait quelque chose en moi qui me faisait croire que j'étais devenu moine parce qu'on l'avait décidé à ma place.

J'ai hoché la tête.

— Ces derniers temps, je n'écoute plus de musique. Quand l'envie m'en prend, je récite à haute voix un sùtra. Ce matin, l'abbesse m'a dit : « Dis-moi, tu en as fait des progrès pour frapper le gong ! » Je ne m'y attendais pas. Qu'est-ce que j'étais content !

— Bravo ! Oui, vraiment, je te félicite !

C'est bien ce que je pensais, l'abbesse s'était rendu compte de ses progrès. Sans doute attendait-il une occasion pour me le dire.

Il m'a regardé, l'air grave, et m'a dit :

— Ne t'inquiète pas pour moi. Dis aussi à maman de ne pas se faire de souci pour moi.

— Je lui dirai.

L'espace d'un instant, l'histoire du moine Tôzan a surgi à mon esprit. Peut-être la connaissait-il ? Ou bien l'avait-il comprise de l'intérieur lors d'une méditation ? Sans doute devions-nous nous

attendre à voir un jour la porte se fermer sous nos yeux... J'étais heureux et triste tout à la fois. Quand je l'ai regardé à nouveau, il s'était remis à balayer, et le moine qui m'est apparu alors était à n'en pas douter Tamaizumi Ryôkai.

De retour à la maison, j'ai trouvé ma femme debout sur le balcon qui regardait au loin, les coudes appuyés à la balustrade. J'avais le sentiment qu'elle avait toutes sortes de choses à me dire et je me suis approché, sentant l'émotion me gagner.

Je me suis mis à côté d'elle, mais elle n'a pas fait mine de se tourner vers moi. Je n'ai pas non plus entendu *Jésus, que ma joie demeure* qu'elle avait l'habitude de fredonner.

— J'ai eu une conversation avec l'abbesse à propos de sa formation. Je suis certain que nous pouvons lui faire confiance, ai-je commencé sans intention particulière, d'un ton léger. Elle m'a fait la promesse de mener à bien cette tâche, quoi qu'il arrive. Telle que je la connais, elle est capable d'y laisser sa vie !

Je lui ai fait aussi le récit de la nuit passée en méditation à côté de Ryôkai, en imaginant moi-même la scène. Pour une femme âgée de près de soixante-dix ans, malade tant et plus, l'effort avait dû être surhumain !

Ma femme s'est étirée légèrement, a posé le coude sur le rebord et s'est calé le menton en silence. Quand elle était jeune, elle avait toujours le regard dirigé vers le lointain, des yeux clairs qui éclairaient son visage énergique. Elle portait un chapeau rouge à l'américaine qui lui seyait à merveille. À présent, la lassitude envahissait ses traits. Qu'était devenu ce chapeau qui lui allait si bien ? Tout cela appartenait à un lointain passé dont Ryôkai-san était absent. C'était à une époque où je ne me souciais pas de zen. Au fait, pourquoi m'étais-je mis au zen ?

Malgré moi, je m'étais laissé entraîner dans le labyrinthe du passé. Je suis revenu à moi et j'ai dit :

— Pour le reste, il ne nous reste qu'à croire.

Moi aussi, je m'étais accoudé au balcon à côté d'elle.

— Je ne te demande rien, tu sais ! a-t-elle commencé soudain, tout en continuant à regarder droit devant elle. Je ne me fais aucun souci au sujet de sa formation. Décidément, tu parles toujours à tort et à travers ! Je n'ai jamais douté de l'honnêteté de l'abbesse. Dans la

mesure où elle a juré de faire de lui un bonze remarquable, je suis certaine qu'elle le fera. Il ne s'agit pas de ça. Nous lui avons confié notre enfant, n'en parlons plus. Faire confiance, ne pas faire confiance, c'est de toi qu'il s'agit !

J'avais donc encore fait fausse route ? Je suis resté les mains crispées sur la balustrade, sans pouvoir faire un mouvement, comme si mes paumes étaient collées au rebord. Le vent qui souffle de la colline en cette fin de journée d'été effleure nos joues. J'ai à nouveau l'impression que je suis seul. Mon fils, ma femme sont hors de ma portée, je me retrouve au temps où j'étais solitaire dans les rues, dans des villes étrangères. Mais peut-être est-ce tout simplement que depuis toujours, j'ai marché seul.

Portée par le vent, la voix de l'abbesse s'est fait entendre : « Seulement *mu*. Dépassement encore, dépassement toujours. »

— Tout est bien ainsi, a dit ma femme, moitié pour me consoler, moitié pour se convaincre elle-même. À quoi bon se tourmenter sans fin ? Puisque aussi bien, il faut continuer à vivre. Comme tu l'as dit, j'ai décidé de regarder de l'avant. Tu sais bien que j'ai tendance à avoir confiance, à croire en tout !

À nouveau, elle s'est étirée, puis, se penchant au-dessus de la balustrade, elle a agité la main.

Un instant, j'ai cru qu'elle faisait signe à l'avenir.

Je me suis penché moi aussi et j'ai aperçu Rie qui venait vers nous, dissimulée de temps à autre par la haie de camphriers. Oui, cette silhouette vive en tee-shirt bleu, avec sa jupe plissée et ses socquettes blanches, qui s'avavançait gaiement, c'était la forme même de l'avenir. Elle revenait probablement du cours de rattrapage, et elle portait un sac de toile qui devait contenir ses livres et plein d'autres choses. Je venais de comprendre que ma femme ne s'était pas installée sur le balcon pour se souvenir de son fils, elle guettait le retour de sa fille, à laquelle elle semblait se consacrer avec passion depuis quelque temps.

Ma fille a levé la tête dans notre direction. Elle ressemblait de jour en jour davantage à sa mère. Ses sourcils, ses yeux d'un noir profond, l'ovale de son visage se découpent nettement, même de loin. Elle a répondu au geste de sa mère, mais on sentait déjà dans son attitude une féminité bientôt adulte, elle était consciente des passants et son signe semblait vouloir dire à tout le monde : « Vous savez, j'agite la main parce que je suis gentille ! » Elle était à présent presque aussi

grande que mon fils quand il nous avait quittés pour s'installer au temple.

— Elle aussi, il va bientôt être temps de l'envoyer accomplir sa formation !

Cette pensée a traversé mon esprit comme un éclair tandis que, debout à côté de ma femme, j'agitais la main.

{1} **zazen.** Méditation assise, généralement dans la posture du lotus, pratique essentielle qui est une constante de l'école zen Sôtô. L'école Rinzai quant à elle ; sans négliger l'importance de cette pratique, insiste davantage sur l'usage des kôans, problème auquel le pratiquant tente d'apporter une réponse au moyen de son expérience de la méditation.

{2} **Ikkyû.** Ikkyû Sôjun (1394-1481), moine de l'école Rinzai. Né à Kyôto, il contribua à étendre le zen et influença l'élaboration du rituel de la Voie du thé.

{3} **fusuma.** Cloison mobile tendue de papier épais souvent orné de motifs décoratifs.

{4} **Jizô.** Jizô, qui personnifie la compassion, est représenté au Japon sous l'aspect d'un moine muni d'un bâton de pèlerin, mais ses formes populaires sont innombrables. Considéré notamment comme le protecteur des enfants, les statues de pierre qui le représentent sont souvent revêtues de tissus de couleurs.

{5} **Meiji.** En 1868, c'est-à-dire la première année de l'époque Meiji, le gouvernement entama une vaste entreprise de réforme religieuse visant à séparer de façon radicale le bouddhisme et le shintô, appelé à devenir religion d'État, qui entraînera la destruction de temples et de statues bouddhiques.

{6} **Kamakura.** Période du Japon (1185-1333), qui voit l'instauration du gouvernement shôgunal et l'expansion du bouddhisme.

{7} **shôji.** Cloison coulissante dont le fin grillage de bois est tendu de papier.

{8} **Jizô-sama.** Appellation courante de Jizô dans la langue parlée, à la fois familière et respectueuse.

{9} **haori.** Veste que l'on enfile sur le kimono.

{10} **Heian.** Période de l'histoire du Japon qui couvre environ quatre cents ans (794-1185), jusqu'à la création du *bakufu* (gouvernement shogunal) de Kamakura par Minamoto no Yoritomo.

{11} **Gyôki.** Religieux (668-749), dont l'influence fut décisive pour répandre le bouddhisme. Il dirigea de nombreux travaux d'aménagement et créa des institutions charitables. Son active participation à l'édification du Grand Bouddha du Tôdaiji lui valut d'être élevé par l'empereur (Shômu Tennô) au rang de *daisôjo* (primat).

{12} **Jôshû.** Jôshû Jûshin en japonais. Zhaozhou Congshen (778-897), maître chinois de l'école Chan (zen en japonais).

{13} **Dôgen.** (1200-1253), fondateur de l'école Sôtô. C'est lui qui a introduit au Japon la pensée de Dongshan Liangqie (en japonais, Tôzan Ryôkai), donnant à la méditation assise (zazen) une importance privilégiée pour entrer dans la voie du Bouddha. « La vérité est en toute chose » (en japonais, *genjô kôan*) est le titre du premier des soixante-quinze « chapitres » qui composent à l'origine l'ouvrage fondamental de Dôgen, *Shôbôgenzô*, plusieurs fois remanié, qui finira par en comporter quatre-vingt-quinze.

{14} **Horuriku.** Nom qui sert à désigner les régions de Niigata, Toyama, Ishikawa et Fukui, sur la mer du Japon.

{15} **tengu.** Animal fantastique à forme humaine, d'une force prodigieuse, doué de la faculté de voler.

{16} **bentô.** Provision de nourriture, repas froid destiné à être emporté, comprenant généralement du riz.

{17} **cinq grands monastères de Kyôto.** En japonais *Kyôto gozan*, littéralement « les cinq montagnes », terme qui sert à désigner les principaux monastères zen de Kyôto : Tenryûji, Shôkokuji, Kenninji, Tôfukuji et Manjûji, avec au sommet le Nanzenji.

{18} **Bon.** La fête des morts. Le 16 juillet à Tôkyô, un mois plus tard dans les autres régions.

{19} **yabuiiri.** Littéralement « revenir dans la contrée aux herbes profondes ». Terme qui désignait le fait pour un fonctionnaire du *bakufu* (gouvernement shôgunal) de s'absenter pour une seule journée, à l'occasion du jour de l'an ou de la fête des morts (le 16 juillet), afin de rentrer chez lui.

{20} **Rokujizô.** Littéralement, « six Jizô ». Peut désigner à la fois les six formes principales que revêt Jizô pour libérer les êtres des six destinées (en japonais, *rokudô*), un temple qui a érigé dans son enceinte six statues de Jizô, ou encore les six statues de pierre le représentant qu'il est fréquent de remarquer dans un cimetière ou au bord d'un chemin.

{21} **Eiheiji.** Grand monastère zen situé dans le département de Fukui, siège de l'école Sôtô (l'autre étant le Sôjiji, à Yokohama). C'est à l'origine l'ermitage où se retira Dôgen, et qui reçut officiellement le nom de Eiheiji en 1246.

{22} **Ashura.** Asura, en japonais Ashura ou Shura. Signifie littéralement « qui n'est pas un dieu ». Une statue célèbre, conservée au temple Kôfukuji de Nara, le représente avec trois visages et six bras. S'il symbolise la colère ou la lutte, il est aussi considéré comme un défenseur. *Ashura* signifie également (c'est le cas ici) l'une des six destinées (en japonais, *rokudô*) du cycle des existences ou les six classes d'êtres par lesquelles passent les êtres animés, qui sont le produit de leur karma.

{23} **Amida.** Nom japonais de Amitâbha (Amida nyorai), bouddha de la Terre Pure. La seule invocation de son nom suffit pour être sauvé, principalement dans la pensée de Shinran. La dévotion à Amida a donné naissance à une iconographie abondante.

{24} **Chûgoku.** Partie de l'île principale (Honshû) comprenant les préfectures de Okayama, Hiroshima, Yamaguchi, Shimane et Tottori.

{25} **tabi.** Sortes de chaussettes, généralement en coton, qu'on attache par des agrafes sur le côté et qui maintiennent le gros orteil séparé des autres doigts.

{26} **Fudô.** Abréviation de Fudô Myôô (en sanskrit, Acalanâtha), divinité bouddhique populaire au Japon, chargée de combattre les forces mauvaises et de protéger les fidèles. Il incarne l'immuabilité de l'aspiration à l'Éveil (le sens littéral de Fudô est « qui ne bouge pas »). Il est représenté debout ou assis, tenant à la main droite une épée et une corde à gauche.

{27} **tsubô.** Mesure de surface, équivalant à 3,3 mètres carrés.

{28} **Niô.** Divinités gardiennes des temples, à l'allure menaçante, placées à gauche et à droite de l'entrée, vêtues d'une robe ou d'une armure. Toujours par deux, l'une est représentée la bouche fermée, l'autre la bouche ouverte.

{29} **Kannon.** Kannon Bosatsu (en sanskrit, Avalokiteshvara), le bodhisattva le plus populaire au Japon. Souvent représenté sous une forme féminine, il personnifie la compassion. Depuis l'introduction du bouddhisme au Japon, il n'a cessé d'être représenté, tant en sculpture qu'en peinture.

{30} **kotatsu**. Système de chauffage incorporé dans une partie du plancher, sous les tatamis.

{31} **chabôzu**. À l'origine, serviteur attaché à la résidence d'un seigneur, qui avait la charge de la cérémonie du thé ou des repas. Le règlement exigeait qu'il ait le crâne rasé, d'où le nom *chabôzu*, littéralement « bonze pour le thé ». En raison de l'étroit contact de cette profession avec les « puissants », le sens a évolué jusqu'à prendre celui de « valet ». L'auteur semble plutôt lui donner ici le sens de bouffon.

{32} **sukiyaki**. Plat qui se compose de fines lamelles de bœuf arrosées de sauce de soja, qu'on fait cuire dans une sorte de marmite de fonte avec des poireaux, des champignons, du fromage de soja, etc. Le saké accompagne souvent ce plat dont la cuisson se fait à table, devant les convives, et chacun se sert comme il veut.

{33} **points**. Les résultats scolaires sont notés sur 100.

{34} **jardin sec**. Jardin paysager, composé de pierres et de sable.

{35} **sept bâtiments**. Ces sept édifices principaux se composent d'une pagode, d'un « sanctuaire » destiné à abriter une statue de la « divinité » principale vénérée (en japonais, *honzon*), d'une salle de réunion où les moines se rassemblent pour entendre les paroles du supérieur, du bâtiment où logent les moines, d'une bibliothèque où sont conservés les textes sacrés, d'un campanile, enfin d'un réfectoire.

{36} **Mokuren**. Nom de l'un des dix disciples du Bouddha (en sanskrit, Maudgalyayana).

{37} **six états**. En japonais, *rokudô*. Dans le cycle des existences, il existe six destinées, qui représentent les six conditions par lesquelles passent les êtres animés en fonction de leur karma.

{38} **Tôzan Ryôkai**. Dongshan Liangqie en chinois (807-869), maître chinois de l'école Chan (zen en japonais).

{39} **shugyô**. Ce terme, que nous avons traduit tout au long du texte tantôt par « formation », tantôt par « apprentissage », ou encore « pratique » ou « exercices », est un mot fréquemment utilisé dans les domaines les plus divers, aussi bien, comme c'est le cas ici, pour désigner à la fois la discipline de vie matérielle et spirituelle ou religieuse, que la période d'entraînement à laquelle est soumis un cuisinier, un coiffeur, ou un couturier, un artisan ou un artiste, un maître de thé ou de calligraphie, avant de pouvoir être reconnu comme un « professionnel ».